Illinois U Library

NUMÉRO 96 — 8 DÉCEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE L'ŒUVRE
55, RUE DE CLICHY - TÉL. TRINITÉ : 42-52 - MÉTRO : CLICHY
RAYMOND ROULEAU, LUCIEN BEER : Directeurs
Et les Spectacles André Certes présentent
UNE PRODUCTION de DENISE TUAL
SYLVIE
DANS
LA MAISON DE BERNARDA
3 Actes de FÉDÉRICO GARCIA LORCA
Adaptation Française de JEAN-MARIE CREACH
Présentation nouvelle de JANINE GUYON
Supervisée par MARCEL ACHARD
Décors et Costumes de ANTONI CLAVE
AVEC
GERMAINE MICHEL — LILIANE MAIGNÉ — JANINE GUYON
TOUS LES SOIRS : 21h (Sauf MARDIS) - DIM MAT 15h - ATTENTION LES PORTES SERONT FERMÉES DÈS LE LEVER du RIDEAU

ET

LE LAPIN
PIÈCE EN UN ACTE DE GEORGES-MARIE BERNANOSE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Poncia. Bernarda.

Poncia. Martirio. Amelia. Magdalena. Angu

Poncia. Adela.

1 PONCIA. — *Tu aurais dû t'en aller dans un village.*
BERNARDA. — *C'est ça, pour les vendre.*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE PREMIER.)

2 ANGUSTIAS. — *Je me trouve bien. Celui que ç qu'il en crève !*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE II.)

3 PONCIA. — *Comme tu aimes cet homme !*
ADELA. — *Si je l'aime ?... Quand je regar yeux, c'est comme si je buvais lentement son*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE II.)

4 BERNARDA. — *Les anciens savaient beauc choses que nous avons oubliées !*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE III.)

5 PONCIA. — *Je te croyais endormie.*
ADELA. — *La soif m'a réveillée...*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE III.)

Bernarda. Adela.

Poncia. Adela. La Domestiqu

LA MAISON DE BERNARDA

Pièce en trois actes de FEDERICO GARCIA LORCA
Adaptation française de JEAN CREACH

Représentée pour la première fois à Paris au Studio des Champs-Élysées en 1945, cette pièce a été reprise au Théâtre de l'Œuvre, le 5 octobre 1951, dans une mise en scène de MARCEL ACHARD, des décors et costumes d'ANTONI CLAVÉ et avec la distribution suivante *(par ordre d'entrée en scène)* :

La domestique	*Geneviève BRAY*
Poncia	*Germaine MICHEL*
La mendiante	*Suzanne TOURNYAIRE*
La petite	*Michelle GÉRARD*
La jeune fille	*Evelyne REZVANE*
Bernarda	*SYLVIE*
Femmes du cortège	*Irène BARRAT* *Madeleine LONGUÉPÉE* *Jeanne MARTIN* *N. SERGE* *Marie LAURE*
Angustias	*Geneviève ESTÈVE*
Amelia	*Jeanne HARDEYN*
Adela	*Janine GUYON*
Martirio	*Liliane MAIGNE*
Magdalena	*Charlotte DANIS*
Maria-Josefa	*Marguerite BALZA*
Prudencia	*Suzanne GUERY*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Jean CREACH.

Supplément au N° 321 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

Une pièce totalement blanche dans la maison de Bernarda. Murs grossiers. Portes rondes à rideaux de jute garnis de pom et de volants. Chaises de paille. Quelques tableaux à paysages invraisemblables de nymphes et de rois de légende. C'est l'été ; un g silence d'ombre s'étend sur la scène. Au lever du rideau celle-ci est vide. On entend des cloches sonner le glas.

LA DOMESTIQUE, *entrant.* — Le glas de ces cloches me bat les tempes.

PONCIA, *elle entre, mangeant du saucisson et du pain.* — Elles sonnent depuis plus de deux heures la prière des morts... Il est venu des prêtres de tous les villages. L'église était magnifique ; et voilà qu'au premier répons la Magdalena s'évanouit.

LA DOMESTIQUE. — C'est elle qui se trouvera la plus solitaire.

PONCIA. — Le père n'aimait qu'elle... Enfin... Grâce à Dieu, nous voilà tranquilles un moment. J'ai trouvé quelque chose à manger.

LA DOMESTIQUE. — Si Bernarda te voyait...

PONCIA. — Parce qu'elle ne mange pas elle voudrait que toutes nous mourrions de faim ! Le tyran !... J'en ai assez... Tu vois, j'ai ouvert le pot de saucisses.

LA DOMESTIQUE, *avec une tristesse furieuse.* — Poncia... Et tu ne m'en donnes pas pour ma petite...

PONCIA. — Vas-y... Prends donc aussi une poignée de pois chiches. Aujourd'hui elle ne s'apercevra de rien !

UNE VOIX, *en coulisse.* — Bernarda !

PONCIA. — C'est la vieille. Est-elle bien enfermée ?

LA DOMESTIQUE. — A double tour.

PONCIA. — Tu devrais mettre aussi le verrou. Elle a des doigts de crocheteuse.

LA VOIX. — Bernarda !

PONCIA. — Je viens ! *(A la domestique :)* Nettoie bien tout. Si Bernarda ne voit pas que ça reluit, elle m'arrachera le peu de cheveux qui me restent.

LA DOMESTIQUE. — Quelle femme !

PONCIA. — Tyran de nous autres autour d'elle. Elle est capable toute une année de rester assise sur ton cœur et d'attendre, et de voir comment tu vas mourir... et jamais elle ne fermera le sourire gelé de sa figure maudite ! Nettoie, nettoie ce carreau !

Elle s'assied.

LA DOMESTIQUE, *elle frotte.* — J'ai tant frotté... J'ai du sang plein les mains.

PONCIA. — Elle, elle est la plus propre, et la plus digne, et la plus fière... Le bon repos que son mari a gagné !

Les cloches s'arrêtent.

LA DOMESTIQUE. — Tous ses parents sont-ils venus ?

PONCIA. — Seulement les siens. Ceux de mari la détestent. Ils sont venus le voir mor Ils se sont signés.

LA DOMESTIQUE. — Y a-t-il assez de chais

PONCIA. — Il y a trop de monde. Elles s'as ront par terre. Depuis qu'il est mort, le père Bernarda, personne ne s'est risqué sous ce toit Elle ne veut pas qu'on la voie dans son royau Maudite soit-elle !

LA DOMESTIQUE. — Elle a l'air bien avec

PONCIA. — Voilà trente ans que je lave draps, trente ans que je mange ses restes, je passe des nuits blanches quand elle tousse que je reste aux barreaux des journées entiè à espionner les voisins, à lui rapporter to Maudite soit-elle ! Que la mâle douleur du c s'enfonce entre ses yeux !

LA DOMESTIQUE. — Voyons !

PONCIA. — Pourtant je suis une bonne chien Je vole quand elle me le demande et quand m'y excite je mords les talons de ceux viennent mendier. Mes fils travaillent sur terres. Ils sont déjà mariés tous les deux... M un jour je me lasserai...

LA DOMESTIQUE. — Et ce jour-là ?

PONCIA. — Ce jour-là je m'enfermerai a elle. Toute une année, tu m'entends, je ne cesse de la couvrir de mes crachats... Celui-ci, B narda, c'est pour ceci ; celui-là, pour ça, et l'au et les suivants, pour tout le reste et pour tou jusqu'à faire d'elle un lézard écrasé par enfants, lézard qu'elle est, elle et toute parenté... Sûr que je n'envie pas son existenc Il lui reste cinq filles, cinq laiderons. Exce Angustias, l'aînée, celle du premier lit, celle possède les deniers, les autres ont un tas de li brodé, des chemises de fil, mais en fait d'hérita rien que leur pain et leur raisin.

LA DOMESTIQUE. — Je serais contente d'en av autant qu'elles.

PONCIA. — Nous autres, nous avons nos ma et une fosse dans la terre de la vérité.

LA DOMESTIQUE. — C'est la seule terre nous reste, à nous qui n'avons rien.

PONCIA, *elle regarde dans un placard.* — verre a des saletés.

LA DOMESTIQUE. — Ni le savon ni les chiff ne peuvent les enlever.

Une cloche sonne au loin.

PONCIA. — C'est le dernier répons. Je m'en v l'entendre. Moi, j'aime bien entendre chanter curé. Dans le *Pater,* sa voix monte, monte,

une cruche qui se remplit d'eau. Sûr qu'à il fait un couac, mais ça fait plaisir de ter... Puisque personne ne chante comme en sacristain, l'esquinteur de l'harmonium. messe de ma mère — Dieu ait son âme ! — ntait. Les murs en croulaient ; quand il est é à l'*Amen* on aurait dit un loup dans e. *(Elle l'imite :) Ameeeeen.*

Elle tousse.

DOMESTIQUE. — Tu vas te mettre le gosier iettes.

NCIA. — Il y a d'autres choses que je met- bien en miettes.

Elle sort en riant.

DOMESTIQUE, *elle rythme le son des cloches.* in, tin, tan. Tin, tin, tan. Que Dieu lui par- e !

Entre une mendiante avec une petite fille.

MENDIANTE. — Loué soit Dieu !

DOMESTIQUE. — Tin, tin, tan... Et qu'il nous de de nombreuses années. Tin, tin, tan.

MENDIANTE, *plus fort, avec une certaine tion.* — Loué soit Dieu !

DOMESTIQUE, *furieuse.* — Pour toujours !

MENDIANTE. — Je viens pour les restes.

Les cloches s'arrêtent.

DOMESTIQUE. — La porte mène à la rue. Les s d'aujourd'hui sont pour moi.

MENDIANTE. — Écoute, tu as ce que tu es, ma petite et moi nous sommes seules.

DOMESTIQUE. — Les chiens sont seuls aussi, vivent.

MENDIANTE. — Tu me les donnes toujours.

DOMESTIQUE. — File ! Qui t'a dit d'entrer ? s déjà marqué tes pieds. *(La mendiante sort. omestique nettoie.)* Les planchers vernis à e... les lits de fer... les placards... Nous nous ntons pour ces êtres-là... Et c'est nous qui ıs dans un trou de terre avec une écuelle et cuiller. Dieu fasse qu'un jour il n'en reste une de notre espèce pour les maudire ! *(Les es recommencent à sonner.)* Les voilà, les leurs clameurs. La voilà sa boîte avec ses es dorées et ses serviettes en soie... et les s des porteurs... Va-t'en pourrir autant que je irai moi-même. Bien fait pour toi, Antonio a Benavides, tout raide dans ton beau cos- de drap avec tes souliers montants ! Bien pour toi ! Tu ne viendras plus me trousser upons derrière la porte de ta basse-cour ! *le fond, deux par deux, commencent à r les femmes du cortège. Grands voiles noirs, et éventails noirs. Elles entrent lentement 'à remplir la scène. La domestique se met ler :)* Hay ! Antonio Maria Benavides... Tu rras plus ces murs, tu ne mangeras plus le de cette maison... De toutes celles qui t'ont c'est moi qui t'ai le plus aimé. *(Elle che les cheveux.)* Et maintenant que tu es il faut que je vive !... Ah ! Faut-il que je

Les femmes du cortège achèvent d'entrer et Bernarda apparaît avec ses cinq filles. Elle avance appuyée sur son bâton.

BERNARDA, *à la Domestique.* — Silence !

LA DOMESTIQUE, *elle pleure.* — Bernarda !

BERNARDA. — Moins de cris, plus de travail. Tu aurais mieux fait de nettoyer davantage pour recevoir le cortège. Va-t'en. Ce n'est pas ta place. *(La domestique s'en va, sanglotant.)* Les pauvres sont comme les animaux. Ils ont l'air faits d'autres substances.

PREMIÈRE FEMME. — Les pauvres éprouvent aussi le chagrin.

BERNARDA. — Mais ils l'oublient devant un plat de pois chiches.

UNE JEUNE FILLE, *timidement.* — Il faut manger pour vivre.

BERNARDA. — A ton âge on ne parle pas devant les grandes personnes.

PREMIÈRE FEMME. — Petite, tais-toi !

BERNARDA. — Je ne permets pas que personne me donne des leçons. Asseyez-vous. *(Elles s'assoient. Une pause.)* Magdalena, ne pleure pas. Si tu pleures, je te mets sous le lit. Tu m'as entendue.

DEUXIÈME FEMME. — Tu as commencé les travaux sur l'aire ?

BERNARDA. — Hier.

TROISIÈME FEMME. — Le soleil tombe comme du plomb.

PREMIÈRE FEMME. — Il y a des années que je n'ai pas connu pareille chaleur.

Une pause. Toutes s'éventent.

BERNARDA. — La limonade est-elle prête ?

PONCIA. — Oui, Bernarda.

Elle entre avec un grand plateau couvert de petits pots blancs qu'elle distribue.

BERNARDA. — Donnes-en aux hommes.

PONCIA. — Ils la prennent dans la cour.

BERNARDA. — Qu'ils sortent par où ils sont entrés. Je ne veux pas qu'ils s'arrêtent par ici.

UNE JEUNE FILLE, *à Angustias.* — Pepe le Romano se trouvait avec les hommes du cortège.

ANGUSTIAS. — Oui, il y était.

BERNARDA. — C'était sa mère. Cette petite a vu sa mère. Pepe, elle ne l'a pas vu, ni elle, ni moi.

LA JEUNE FILLE. — Il me semblait...

BERNARDA. — Celui qui s'y trouvait, c'était le veuf de Darajali... Très près de ta tante. Celui-là nous l'avons toutes bien vu.

DEUXIÈME FEMME, *à part et à voix basse.* — Mauvaise, pire que mauvaise !

TROISIÈME FEMME, *même jeu.* — Langue de rasoir !

BERNARDA. — Les femmes à l'église ne doivent pas regarder d'autre homme que l'officiant, et encore, parce qu'il porte des jupes. Tourner la tête, c'est chercher la chaleur de la treille.

PREMIÈRE FEMME, *à voix basse.* — Vieille lézarde recuite !

PONCIA, *même jeu.* — Sarmenteuse par fièvre de mâle !

BERNARDA, *elle donne un coup de bâton sur le sol.* — Loué soit Dieu !

TOUTES, *se signant.* — Béni soit-il et loué pour toujours !

BERNARDA. — Qu'il repose en paix dans la sainte compagnie de Jésus !

TOUTES. — Qu'il repose en paix !

BERNARDA. — Avec saint Michel et son épée justicière.

TOUTES. — Qu'il repose en paix !

BERNARDA. — Avec la clef qui ouvre tout et la main qui ferme tout.

TOUTES. — Qu'il repose en paix !

BERNARDA. — Avec les bienheureux et les lumières dans la campagne.

TOUTES. — Qu'il repose en paix !

BERNARDA. — Avec notre sainte charité et les âmes de la terre et de la mer.

TOUTES. — Qu'il repose en paix !

BERNARDA. — Seigneur ! accorde le repos à ton serviteur Antonio Maria Benavides et donne-lui la couronne de ta Sainte Gloire !

TOUTES. — *Amen !*

BERNARDA, *elle se lève et chante.* — *Requiem æternam dona ei Domine.*

TOUTES, *debout et chantant sur le mode grégorien.* — *Et lux perpetua luceat ei.*

Elles se signent.

PREMIÈRE FEMME. — Demandons le salut pour son âme.

Elles commencent à défiler.

DEUXIÈME FEMME. — La miche de pain chaud ne te manquera pas.

TROISIÈME FEMME. — Ni le toit pour tes filles.

Elles défilent toutes devant Bernarda et sortent. Angustias sort par une autre porte donnant sur la cour.

QUATRIÈME FEMME. — C'est du blé de ton mariage que tu continues à profiter.

PONCIA, *elle entre avec une bourse.* — De la part des hommes, cette bourse d'argent pour les répons.

BERNARDA. — Remercie-les et donne-leur un verre d'eau-de-vie.

UNE JEUNE FILLE, *à Magdalena.* — Magdalena ?...

BERNARDA, *à Magdalena, qui sanglote.* — Chiss !... *(Toutes sortent. Bernarda frappe le sol de son bâton et s'adresse aux dernières femmes qui sortent :)* Allez dans vos cavernes critiquer ce que vous avez vu... Et attendez de nombreuses années avant de repasser sous la voûte de ma porte.

PONCIA. — Personne ne se plaindra. Tout le village est venu.

BERNARDA. — Évidemment... Pour remplir ma maison avec la sueur de leurs cottes et le venin de leurs langues.

AMELIA. — Mère, ne parle pas ainsi.

BERNARDA. — C'est ainsi qu'il convient de parler dans ce maudit village sans rivière, ce village de puits, où l'eau se boit toujours avec les maux qui l'empoisonnent.

PONCIA. — Dans quel état elles ont mis l'entrée !

BERNARDA. — Un vrai troupeau de chèvres. *(Poncia nettoie par terre.)* Petite ! donne-moi un éventail.

ADELA. — Tenez.

Elle lui tend un éventail ouvert orné de vertes et rouges.

BERNARDA, *elle jette l'éventail sur le so* Est-ce l'éventail qu'on donne à une ve Donne-m'en un noir... et apprends à respec deuil de ton père.

MARTIRIO. — Prenez le mien.

BERNARDA. — Et toi ?

MARTIRIO. — Je n'ai pas chaud.

BERNARDA. — Alors, va chercher celui q manquera. Pendant les huit années que dur deuil, le vent de la rue ne doit pas entrer cette maison... Les portes et les fenêtres von murées par des briques, comprenez-le. Ce fut dans la maison de mon père et dans la mais mon grand-père... En attendant, vous p commencer à broder vos trousseaux. Da coffre j'ai vingt pièces de toile, vous pour couper des draps et des serviettes. Magdale peux broder.

MAGDALENA. — Cela m'est égal.

ADELA, *avec aigreur.* — Si tu ne veux p broder, ils iront sans l'être. Ainsi les tiens plus d'effet.

MAGDALENA. — Je ne broderai ni les mi les vôtres. Sache que je ne me marierai poi préfère porter des sacs au moulin. Tout... que d'être enfermée des jours et des jours cette salle obscure.

BERNARDA. — Tu oublies que tu es une fe

MAGDALENA. — Maudites soient les femm

BERNARDA. — Ici, on fait ce que je d faire... A présent tu n'iras pas raconter toires à ton père... Le fil et les aiguilles po femelles, la mule et le fouet pour le mâle. ce que ta naissance t'a donné.

Adela sort.

UNE VOIX. — Bernarda, laisse-moi sorti

BERNARDA, *haussant la voix.* — Laissez-la

Entre la domestique.

LA DOMESTIQUE. — J'ai eu du mal à la r Avec ses quatre-vingts ans, ta mère est comme un chêne.

BERNARDA. — Elle a de qui tenir. Ma mère était comme elle.

LA DOMESTIQUE. — Pendant la messe j lui tenir la bouche sous un sac, elle t'appeler pour que tu lui donnes de l'eau vaisselle et de la viande de chien, même disait que tu lui en donnes d'habitude.

MARTIRIO. — Quelle malice !

BERNARDA. — Faites-la boire dans la cou

LA DOMESTIQUE. — Elle a tiré du coff anneaux et ses pendants d'améthyste, elle mis, elle dit qu'elle veut se marier.

Les filles rient.

BERNARDA. — Va-t'en avec elle, et prends qu'elle n'approche pas du puits.

LA DOMESTIQUE. — Pas de danger qu'e jette.

BERNARDA. — Ce n'est pas pour ça. Mai ce coin-là les voisines peuvent la voir d fenêtre.

La domestique sort.

RTIRIO. — Allons changer nos robes.
RNARDA. — Changez-les, mais gardez vos de tête.
ntre Adela.
ÉLA, *avec mystère.* — Je l'ai vue... Elle dait par les barreaux du portail. Les der- hommes s'en allaient.
RNARDA. — Et toi, que faisais-tu au portail ?
ÉLA. — J'étais allée voir si l'on avait rentré oules.
RNARDA. — Le cortège des hommes était-il sorti ?
ÉLA, *insidieuse.* — Il en restait encore un e arrêté par là.
RNARDA, *furieuse.* — Angustias !... Angus-...
Entre Angustias.
GUSTIAS. — Que voulez-vous ?
RNARDA. — Qui regardais-tu ?
GUSTIAS. — Personne.
RNARDA. — Tu trouves convenable qu'une le de ton rang secoue le hameçon derrière un ne pendant qu'on enterre son père ?... nds-moi. Qui regardais-tu ?
Une pause.
GUSTIAS. — Moi ?
RNARDA. — Toi.
GUSTIAS. — Personne.
RNARDA, *elle s'avance, le bâton levé.* — C'est ! De l'onction !... Du miel !...
Elle la frappe.
NCIA, *accourant.* — Bernarda ! Calme-toi !
Elle la retient. Angustias pleure.
RNARDA. — Sortez toutes !
Toutes sortent, sauf Poncia.
NCIA. — Elle n'a pas mesuré la portée de son e... Sûr que c'était franchement mal... Moi i, je suis choquée de la voir se mettre en eur au beau milieu de la cour !... Ensuite, elle allée se fourrer derrière une fenêtre pour ter la conversation des hommes... Comme ours, c'était à se boucher les oreilles.
RNARDA. — Voilà pourquoi ils viennent aux rrements... *(Avec curiosité :)* Et de quoi aient-ils ?
NCIA. — De Paca la Rosita. L'autre nuit ils attaché son mari à un râtelier. Quant à elle, l'ont emportée sur la croupe d'un cheval u'en haut de l'olivette.
RNARDA. — Que disait-elle ?
NCIA. — Elle était enchantée. Il paraît qu'elle t les seins dehors, et Maximilien la serrait me une guitare... Quelle horreur !...
RNARDA. — Que s'est-il passé ?
NCIA. — Ce qui devait se passer. Ils sont nus au petit jour. Paca la Rosita avait les eux défaits et une couronne de fleurs sur te.
RNARDA. — Elle est la seule femme honteuse illage.
NCIA. — C'est qu'elle n'est pas d'ici. Elle t de très loin... Et ceux qui sont allés avec elle, eux aussi, tous des fils d'étrangers. Les hommes d'ici ne feraient pas chose pareille.

BERNARDA. — Peut-être pas, mais ils aiment ouvrir l'œil et jaser. Quant à ce qui arrive, ils s'en moquent.

PONCIA. — Ils racontaient bien d'autres choses.

BERNARDA, *elle regarde avec méfiance derrière elle.* — Quoi donc ?

PONCIA. — Cela me fait rougir de le répéter.

BERNARDA. — Dire que ma fille les a entendus !...

PONCIA. — C'est certain.

BERNARDA. — Elle sort de ses tantes, blanches et mielleuses, et ouvrant des yeux de vache au compliment du premier blanc-bec. Faut-il pas souffrir pour élever des femmes convenables et lutter pour les écarter de la rue !

PONCIA. — Il faut dire que tes filles sont maintenant en âge d'épousailles. Elles ne te donnent pas trop de mal... Angustias doit avoir passé les trente ans.

BERNARDA. — Trente-neuf juste.

PONCIA. — Croirait-on !... Et jamais elle n'a eu de galant ?...

BERNARDA, *furieuse.* — Non. Aucune jamais n'a eu de galant... Le galant ne leur manque pas. Elles peuvent très bien s'en passer.

PONCIA. — Je n'ai pas voulu t'offenser.

BERNARDA. — A cent lieues à la ronde il n'y a pas d'homme digne de les approcher. Tous ceux d'ici ne sont pas de leur classe. Veux-tu que je les livre à un valet ?

PONCIA. — Tu aurais dû t'en aller dans un autre village.

BERNARDA. — C'est ça, pour les vendre.

PONCIA. — Mais non, Bernarda, pour changer... Peut-être qu'en d'autres endroits elles se trouveraient plus pauvres.

BERNARDA. — Arrête cette langue qui me ronge.

PONCIA. — Avec toi on ne peut jamais parler. Nous faisons-nous confiance ou pas ?

BERNARDA. — Rien de ça. Tu me sers et je te paie. Rien de plus.

UNE DOMESTIQUE, *entrant.* — Il y a don Antonio qui vient pour régler les partages.

BERNARDA. — Allons-y. *(A la Domestique :)* Toi, commence à blanchir la cour. *(A Poncia :)* Et toi, va-t'en surveiller le linge du mort dans la réserve.

PONCIA. — Nous pourrions donner deux ou trois choses...

BERNARDA. — Rien. Ni un bouton ni le mouchoir qui lui a couvert la figure !

Bernarda sort, appuyée sur son bâton. Arrivée au seuil, elle tourne la tête et jette l'œil sur ses domestiques, qui sortent à leur tour. Entrent Amelia et Martirio.

AMELIA. — Tu as pris ta drogue ?

MARTIRIO. — J'en serai bien avancée.

AMELIA. — Mais tu l'as prise ?

MARTIRIO. — Je fais les choses sans confiance, mais je les fais comme une pendule.

AMELIA. — Avant l'arrivée du nouveau médecin tu étais plus vivante.

MARTIRIO. — Je me sens la même.

AMELIA. — As-tu remarqué, Adélaïde n'était pas à l'enterrement.

MARTIRIO. — Je le savais déjà. Son galant ne la laisse même pas enjamber la rue. Autrefois elle était gaie. Maintenant, pas un grain de poudre sur la figure.

AMELIA. — On ne sait jamais s'il faut avoir un galant ou pas.

MARTIRIO. — Aucune différence.

AMELIA. — La faute de tout ce malheur est à cette chienne qui ne nous laisse pas vivre... Adélaïde aura passé une mauvaise journée.

MARTIRIO. — Tous les parents d'Adélaïde redoutent notre mère. L'histoire de son père, l'histoire de sa fortune, personne d'autre ne la connaît... Toutes les fois qu'elle vient, les allusions ne manquent pas. Aussi... Son père avait commencé par tuer à Cuba le mari de sa première femme pour épouser celle-ci. Puis il l'abandonna et partit avec une autre qui avait une fille, puis il eut des rapports avec une autre fille, la mère d'Adélaïde, et il l'épousa après avoir rendu folle sa seconde femme.

AMELIA. — Et cet infâme n'est pas en prison ?

MARTIRIO. — Les hommes se cachent les uns aux autres les affaires de ce genre, et personne n'est capable de les dénoncer.

AMELIA. — Mais Adélaïde n'est pas responsable de ces abominations...

MARTIRIO. — Non, mais les choses se recommencent. Je vois que tout est une terrible répétition. Et elle, elle porte le même sort que sa mère et sa grand-mère, chacune maîtresse de son père.

AMELIA. — C'est épouvantable !

MARTIRIO. — Il vaut mieux ne jamais voir d'homme... Depuis que je suis petite, j'en ai peur... Je les voyais dans la cour de la ferme atteler les bœufs, ils soulevaient les sacs de blé au milieu de cris et de coups de pied... J'ai toujours eu peur de grandir, par crainte de me trouver tout d'un coup embrassée par eux... Dieu m'a faite malingre et laide. Il les a définitivement écartés de moi.

AMELIA. — Ne dis pas ça ! Tout à l'heure, Enrique Humanès était derrière toi, et il ne te déplaisait pas.

MARTIRIO. — Invention de gens !... Une nuit, je suis restée jusqu'au jour derrière ma fenêtre... la fille de son valet est mon amie, elle devait venir, elle n'est pas venue... Et tout le reste a été une histoire bâtie par les langues. D'ailleurs, il en a épousé une autre qui avait plus de bien que moi.

AMELIA. — Et laide comme le diable.

MARTIRIO. — Que leur importe la laideur ! A eux, il leur faut la terre, les bœufs et une chienne soumise qui leur donne à manger.

AMELIA. — Hélas !

Entre Magdalena.

MAGDALENA. — Que fais-tu ?

MARTIRIO. — Je suis ici.

AMELIA. — Et toi ?

MAGDALENA. — Je viens de circuler dans les chambres. Pour marcher un peu... J'ai vu les canevas brodés de notre grand'mère, le petit de laine, et le nègre qui lutte avec un il nous amusait quand nous étions pet L'époque était plus joyeuse. Une noce dix jours et les mauvaises langues ne s'u pas. Aujourd'hui on est plus raffiné... Les fi se mettent des voiles blancs à la façon des elles boivent du vin fin, mais elles pourris redouter ce que les gens diront.

MARTIRIO. — Sinon, tu sais bien ce q passerait.

AMELIA, *à Magdalena.* — Tes lacets défaits.

MAGDALENA. — Ça m'est égal.

AMELIA. — Tu vas marcher dessus tomberas.

MAGDALENA. — Une fois de moins.

MARTIRIO. — Et Adela ?

MAGDALENA. — Adela ! Elle a mis la verte qu'elle a faite pour porter à son ann saire ; elle est allée dans la basse-cour et elle mise à crier : « Poules, poules, regardez-m J'ai eu une envie de rire...

AMELIA. — Si notre mère l'avait vue...

MAGDALENA. — La pauvre !... Elle est la jeune de nous toutes et elle a des illusions donnerais quelque chose pour la voir heu

Un temps. Angustias traverse la scène serviettes à la main.

ANGUSTIAS. — Quelle heure est-il ?

MARTIRIO. — Il doit être sur les 11 heu

ANGUSTIAS. — Si tard ?

AMELIA. — Leurs coups vont tomber.

Angustias sort.

MAGDALENA, *avec malice.* — Tu sai chose ?...

Elle montre la porte par où est Angustias.

AMELIA. — Non.

MAGDALENA. — Allons donc !

MARTIRIO. — De quoi veux-tu parler ?

MAGDALENA. — Vous le savez mieux que toutes les deux... Vous êtes toujours en à tête comme deux brebis, mais muettes pou autres... L'affaire de Pepe le Romano.

MARTIRIO. — Ah !

MAGDALENA, *l'imitant.* — Ah !... Tout le lage en parle. Pepe le Romano va se marier Angustias... La nuit passée il tournait au de la maison... Je crois qu'il ne tardera p envoyer son émissaire.

MARTIRIO. — Cela me fait plaisir. C'es homme très bien.

AMELIA. — Et moi aussi. Angustias, c'e femme qu'il lui faut.

MAGDALENA. — Toutes les deux vous me f pitié.

MARTIRIO. — Magdalena, voyons !...

MAGDALENA. — S'il venait pour la d'Angustias, pour Angustias la femme, je réjouirais... Mais il vient pour l'argent... An tias a beau être notre sœur, ici nous somme famille, et tu avoueras qu'elle est une v infirme, la plus ingrate de nous toutes... A

elle avait l'air d'un balai habillé, que sera-
le à quarante ?

MARTIRIO. — Ne parle pas ainsi. La chance
nt à qui la cherche le moins.

AMELIA. — Dis plutôt la vérité... Angustias
sède l'argent de son père, elle seule est riche
s la maison... Nous, notre père est mort, notre
re garde l'argent. Voilà pourquoi les demandes
t à elle.

MAGDALENA. — Pepe le Romano a vingt-cinq
; c'est le plus beau garçon du pays... Amelia,
t toi qu'il devait demander... ou bien Adela,
a vingt ans, cela se comprendrait, mais aller
rcher la plus obscure de cette maison... une
qui parle du nez, comme son père !...

MARTIRIO. — C'est peut-être ce qu'il aime.

MAGDALENA. — Faux jeton ! Tu en es insup-
table !

MARTIRIO. — Que Dieu nous juge !

Entre Adela.

MAGDALENA. — Les poules t'ont vue ?

ADELA. — Pourquoi ne m'auraient-elles pas
e ?

AMELIA. — Si notre mère te voit, elle t'arrache
cheveux.

ADELA. — Ses idées sur les vêtements sont
pides. Celui-ci, elle m'en aurait orné le grand
ır des pastèques à la noria... Je l'aurais inondé
jus... Mais l'une de ses filles aurait fait pâlir
tes les mères du village.

MARTIRIO. — Quelle jolie robe !

ADELA. — Elle me va très bien. C'est la réussite
Magdalena.

MAGDALENA. — Et les poules, que t'ont-elles
?

ADELA. — Elles m'ont fait cadeau de leurs
ces, j'en ai les jambes criblées.

MARTIRIO. — Ce que tu pourrais faire, c'est la
ndre en noir.

MAGDALENA. — Le mieux est d'en faire cadeau
Angustias, pour sa noce avec Pepe le Romano.

ADELA. — Comment... Pepe le Romano ?

AMELIA. — Tu ne l'as pas entendu dire ?

ADELA. — Non.

MAGDALENA. — Te voilà prévenue...

ADELA. — Ce n'est pas possible.

MAGDALENA. — L'argent peut tout.

ADELA. — Voilà pourquoi il est sorti après
nterrement... Voilà pourquoi il regardait par
portail... *(Un temps.)* Et cet homme est
pable...

MAGDALENA. — Capable de tout...

Un temps.

MARTIRIO. — Adela, à quoi penses-tu ?

ADELA. — Je pense que ce deuil m'a saisie à
e époque où je le trouve intolérable.

MAGDALENA. — Tu t'habitueras.

ADELA, *elle se met à pleurer rageusement.* —
on, je ne m'habituerai pas. Je ne veux pas être
fermée. Je ne veux pas que ma peau devienne
mme la vôtre. Je ne veux pas perdre mon teint
ns ces chambres ! Demain je mettrai mon
stume vert et j'irai me promener dans la rue...
veux sortir !

Entre la Domestique.

MAGDALENA, *autoritaire.* — Adela !

LA DOMESTIQUE. — La pauvre !... Quelle peine
elle a de son père !

MARTIRIO. — Tais-toi !

La Domestique sort.

AMELIA. — Elle ressent ce que toutes nous
ressentons.

Adela se calme.

MAGDALENA, *à Adela.* — Un peu plus la domes-
tique t'entendait !

LA DOMESTIQUE. — Pepe le Romano arrive dans
le haut de la rue.

*Amelia, Martirio et Magdalena se lèvent et
courent en se bousculant.*

MAGDALENA. — Allons le voir !

Elles sortent en hâte.

LA DOMESTIQUE, *à Adela.* — Tu n'y vas pas ?

ADELA. — Cela m'est égal.

LA DOMESTIQUE. — Il tournera au coin. De la
fenêtre de ta chambre on verra mieux.

*La Domestique sort. Adela reste en scène,
l'air hésitant, puis elle part en courant vers
sa chambre. Entrent Bernarda et Poncia.*

BERNARDA. — Maudits partages !

PONCIA. — Angustias a bien de l'argent.

BERNARDA. — Evidemment.

PONCIA. — Et les autres beaucoup moins.

BERNARDA. — Tu me l'as déjà dit trois fois et
je ne t'ai pas demandé de répondre. Un peu moins,
ou beaucoup moins, ne me le rappelle pas. *(Entre
Angustias, le visage très apprêté.)* Angustias !

ANGUSTIAS. — Mère ?

BERNARDA. — Tu as donc eu le front de te
poudrer ! Tu as eu le front de te laver la figure
le jour de la messe de ton père ?

ANGUSTIAS. — Il n'était pas mon père. Le mien
est mort depuis longtemps. L'avez-vous déjà
oublié ?

BERNARDA. — Tu dois plus à cet homme, le
père de tes sœurs, qu'au tien. Grâce à cet homme,
ta fortune est bien assise.

ANGUSTIAS. — Je voudrais voir cela.

BERNARDA. — Pense au moins à la décence, au
respect.

ANGUSTIAS. — Mère, laissez-moi sortir.

BERNARDA. — Sortir ?... Enlève d'abord cette
poudre de ta figure... Pommadée !... Petite
guenon ! Tu es bien le miroir de tes tantes. *(Elle
lui frotte violemment le visage avec son mou-
choir.)* Maintenant, va-t'en.

PONCIA. — Bernarda... ne soyez pas si pointil-
leuse !

BERNARDA. — Ma mère a beau être folle, moi
je jouis de tous mes sens et je sais parfaitement
ce que je fais.

Magdalena entre.

MAGDALENA. — Que se passe-t-il ?

Toutes les filles de Bernarda entrent.

BERNARDA. — Il ne se passe rien.

MAGDALENA. — S'il s'agit du partage, toi qui
es déjà la plus riche, tu peux tout garder.

ANGUSTIAS. — Garde ta langue dans son
terrier !

BERNARDA, *elle frappe le sol de son bâton.* — Ne vous imaginez pas que vous aurez le moindre pouvoir sur moi ! Tant que je ne serai pas sortie de cette maison les pieds devant, je commanderai... je commanderai... pour moi et pour vous.

On entend un bruit de voix. Entre en scène Maria-Josefa, la mère de Bernarda, extrêmement vieille, attifée avec des fleurs sur la tête et la poitrine.

MARIA-JOSEFA. — Bernarda, où est ma mantille ? *(Elle dévisage les filles.)* Tout ce que j'ai est à moi... Rien pour vous... rien pour vous autres... Ni mes anneaux, ni mon costume de moire ! Bernarda, donne-moi mon collier de perles !

BERNARDA, *à la domestique.* — Pourquoi l'as-tu laissée entrer ?

MARIA-JOSEFA. — Je me suis échappée... J'ai l'intention de me marier... Je veux me marier avec un mâle, un fils du bord de la mer, puis ici les hommes fuient les femmes.

BERNARDA. — Mère, taisez-vous !

MARIA-JOSEFA. — Non. Je ne me tais pas Je ne veux plus voir ces femmes célibataires elles trépignent à l'envi de la noce qu'elles connaîtront jamais... Leur cœur tombe en pou Moi, je veux retourner dans mon pays... B narda, je veux un mâle pour me mettre avec lu Je veux avoir de la joie.

BERNARDA. — Enfermez-la !

MARIA-JOSEFA. — Bernarda, laisse-moi sort

La Domestique saisit Maria-Josefa.

BERNARDA. — Aidez-la donc, vous autres !

Toutes se jettent sur la vieille.

MARIA-JOSEFA. — Je veux m'en aller d'i Bernarda, je veux me marier au bord de la me au bord de la mer !

RIDEAU

ACTE II

Une chambre aux murs blancs dans la maison de Bernarda. Les portes donnent sur les chambres à coucher. Les f de Bernarda sont assises sur des chaises basses, en train de coudre. Magdalena brode. La Poncia se trouve avec e

ANGUSTIAS. — J'ai fini de couper le troisième drap.

MARTIRIO. — Il est pour Amelia.

MAGDALENA. — Dis-moi, Angustias, est-ce que je brode les initiales de Pepe ?

ANGUSTIAS, *sèchement.* — Non.

MAGDALENA, *à la cantonade.* — Adela, tu ne viens pas ?

AMELIA. — Elle se sera jetée sur son lit.

PONCIA. — Elle a sûrement quelque chose. Je la trouve agitée, elle ne cesse de trembler, comme si elle avait un petit lézard entre les seins.

MARTIRIO. — Elle porte le même malheur que nous toutes, ni plus ni moins.

MAGDALENA. — Toutes, sauf Angustias.

ANGUSTIAS. — Je me trouve bien. Celui que ça gêne, qu'il en crève !

MAGDALENA. — Reconnaissons que ton plus grand agrément a toujours été le tact et la délicatesse.

ANGUSTIAS. — Dieu merci, je vais bientôt sortir de cet enfer.

MAGDALENA. — Et si tu n'en sortais jamais ?

MARTIRIO. — Arrêtez cette conversation !

ANGUSTIAS. — Et d'ailleurs, mieux vaut miche au coffre que beaux yeux dans la figure.

MAGDALENA. — Ça m'entre par une oreille et ça sort par l'autre.

AMELIA, *à Poncia.* — Ouvre la porte de la cour, il entrera peut-être un peu de fraîcheur.

Poncia va ouvrir la porte.

MARTIRIO. — La nuit dernière cette chal ne m'a pas laissée dormir.

AMELIA. — Moi, pas davantage.

MAGDALENA. — Je me suis levée pour bo Il y avait un gros nuage d'orage, il est mê tombé quelques gouttes.

PONCIA. — Il était 1 heure du matin, le sortait de la terre. Moi aussi, je me suis lev Angustias était encore à sa fenêtre avec Pe

MAGDALENA, *avec ironie.* — Si tard, vraimen A quelle heure est-il parti ?

ANGUSTIAS. — C'est à moi que tu parles ?

AMELIA. — Il est parti sur les 1 heure et den

ANGUSTIAS. — C'est exact. Et toi, comment sais-tu ?

AMELIA. — Je l'ai entendu tousser et entendu le pas de sa mule.

PONCIA. — Et si, moi, je l'avais entendu s aller sur les 4 heures ?

ANGUSTIAS. — Ce n'était pas lui.

PONCIA. — J'en suis certaine.

AMELIA. — J'en ai, moi aussi, l'impression.

ANGUSTIAS. — C'est bizarre !

Un temps.

PONCIA. — Dis-moi, Angustias ? Que t'ai-je la première fois qu'il s'est approché de fenêtre ?

ANGUSTIAS. — Que pouvais-tu bien me dire Des commérages.

MARTIRIO. — C'est vraiment étrange que de

onnes qui ne se connaissent pas commencent se mettre en tête-à-tête au travers d'une grille fenêtre et se trouvent tout à coup fiancés.

NGUSTIAS. — Moi, cela ne me choque pas.

MELIA. — A moi, cela me ferait je ne sais .

NGUSTIAS. — Mais non... Car un homme qui proche d'une fenêtre, tous les gens qui vont viennent savent bien qu'il vient pour se arer.

ARTIRIO. — Bon, c'est donc à lui de le faire.

NGUSTIAS. — Naturellement.

MELIA. — Et comment a-t-il dit ?

NGUSTIAS. — Oh ! c'est bien simple. Il m'a : « Tu sais que je te suis. Il me faut une me bonne, sérieuse... Cette femme-là sera toi, u es d'accord. »

MELIA. — Des choses pareilles me font te !

NGUSTIAS. — Et à moi donc !... Mais il faut asser par là.

ONCIA. — Et ensuite... il a encore parlé ?

NGUSTIAS. — Oui... Lui, il parlait toujours...

ARTIRIO. — Et toi ?

NGUSTIAS. — Je n'aurais pas pu. Le cœur me ait par la bouche. C'est la première fois que ne trouvais seule avec un homme pendant la .

AGDALENA. — Et un homme si bien tourné !

NGUSTIAS. — Il n'est pas mal fait.

ONCIA. — Ces choses-là se supportent entre s qui ont de l'instruction, qui disent et qui lent, et qui savent remuer les mains... La mière fois que mon mari, Evariste, Tête de u, vint à ma fenêtre... ah ! bien oui... ah ! oui !...

MELIA. — Que s'est-il passé ?

ONCIA. — Il faisait très noir. Je le vis qui prochait... Il arrive et il me dit bonsoir. Je dis bonsoir, moi aussi, et nous restons là s d'une demi-heure, sans parler... La sueur courait sur tout le corps... Puis Evariste procha, s'approcha... comme s'il avait voulu foncer entre les barreaux, et il me dit très : « Viens que je te prenne. »

Toutes rient. Amelia se lève en courant et va jeter un coup d'œil dans une porte.

MELIA. — Ay ! Je croyais que notre mère ivait.

AGDALENA. — Elle nous aurait bien traitées !

Elles continuent à rire.

MELIA. — Chut ! Elle va nous entendre !

ONCIA. — Dans la suite, ce fut un brave mme... Au lieu de le donner pour autre chose, l'ai donné pour élever des chardonnerets — qu'au jour de sa mort. Vous autres, qui n'avez d'homme, il faut que vous sachiez que mme, à quinze jours de sa noce, quitte le lit r la table, puis la table pour le cabaret... Et es qui ne s'en accommodent pas, elles se pour- ent à pleurer dans un coin.

MELIA. — Toi, tu t'en es arrangée.

ONCIA. — Avec lui, c'était possible.

ARTIRIO. — C'est vrai que quelquefois tu le tais ?

PONCIA. — C'est vrai, et un peu plus je le laissais tordu.

MAGDALENA. — Voilà comment devraient être toutes les femmes.

PONCIA. — J'ai été à l'école de ta mère... Un jour il me dit je ne sais quoi, et j'ai tué tous les chardonnerets à coups de pilon.

Elles rient.

MAGDALENA, *à la cantonade.* — Adela... Petite... Ne manque pas cette histoire.

AMELIA. — Adela !

MAGDALENA. — Je vais voir.

PONCIA. — Cette petite est malade.

MARTIRIO. — Bien sûr, elle dort à peine.

PONCIA. — Et que fait-elle ?

MARTIRIO. — Est-ce que je sais ?

PONCIA. — Tu devrais le savoir mieux que moi, tu dors contre son mur.

ANGUSTIAS. — L'envie la mange.

AMELIA. — Tu exagères.

ANGUSTIAS. — Il suffit de voir ses yeux... Elle commence à avoir un regard de folle.

MARTIRIO. — Ne parle pas de fous. C'est ici le seul endroit où l'on ne puisse prononcer cette parole.

Magdalena revient avec Adela.

MAGDALENA. — Alors ?... Tu ne dormais pas ?

ADELA. — J'ai mal partout.

MARTIRIO, *sournoisement.* — N'as-tu pas bien dormi cette nuit ?

ADELA. — Si.

MARTIRIO. — Alors ?

ADELA, *violemment.* — Laisse-moi ! Que j'aie dormi ou veillé, tu n'as pas à te mêler de mes affaires. Je fais de mon corps ce qui me plaît.

MARTIRIO. — Je n'en parle que par intérêt pour toi.

ADELA. — Intérêt ou inquisition... N'étiez-vous pas à coudre ? Continuez donc... Je voudrais être invisible et pouvoir traverser les pièces sans que vous me demandiez chaque fois où je vais.

Entre la Domestique.

LA DOMESTIQUE. — Bernarda vous demande. C'est l'homme aux dentelles.

Elles sortent. En partant, Martirio regarde fixement Adela.

ADELA. — Ne me regarde pas davantage... Si tu veux, je te donnerai mes yeux, ils sont tout frais... et mes épaules aussi... Ça arrangera ta bosse encombrante... Mais tourne la tête lorsque je passe.

PONCIA. — Adela... C'est ta sœur, et celle qui t'aime le plus.

ADELA. — Elle me suit partout... Elle se glisse dans ma chambre pour voir si je dors. Elle ne me laisse pas respirer. Et toujours : « Quelle pitié que cette figure ! Quelle pitié que ce corps qui ne va être à personne ! » Et ainsi de suite ! Mon corps sera à qui je voudrai !

PONCIA, *lentement et à voix basse.* — A Pepe le Romano ?... Non ?

ADELA, *surprise.* — Que disais-tu ?

PONCIA. — Ce que je dis, Adela...

ADELA. — Tais-toi.

PONCIA, *à voix haute.* — Crois-tu que je n'ai pas compris ?

ADELA. — Parle bas !

PONCIA. — Tu tueras ces pensées-là.

ADELA. — Qu'en sais-tu ?

PONCIA. — Nous, les vieilles, nous voyons à travers les murs. Où vas-tu la nuit, quand tu te lèves ?

ADELA. — Tu devrais être aveugle.

PONCIA. — Avec la tête et les mains pleines d'yeux quand il s'agit de ce dont il s'agit... Mais j'ai beau réfléchir, je ne vois pas ce que tu as idée de faire. Pourquoi t'es-tu mise quasi nue, et la lumière allumée, la fenêtre ouverte, quand est passé Pepe... la deuxième fois qu'il est venu parler avec ta sœur ?

ADELA. — Ce n'est pas vrai !

PONCIA. — Ne sois pas comme les petits enfants... Laisse Pepe à ta sœur, et s'il te plaît, contiens-toi. *(Adela pleure.)* D'ailleurs, qui te dit que tu ne peux pas l'épouser ?... Ta sœur Angustias est une infirme, elle ne résistera pas à un accouchement. Elle est étroite des hanches, toute vieille, et avec ce que je sais, je te dis qu'elle mourra... Alors Pepe fera ce que font tous les veufs de la terre : il épousera la plus jeune, la plus belle, et ce sera toi... Donne à manger à ton espérance... Mais oublie ce que tu voulais faire, et ne va pas contre la loi de Dieu.

ADELA. — Tais-toi !

PONCIA. — Je ne me tais pas !

ADELA. — Mêle-toi de tes affaires ! Vieille flaireuse ! Perfide !

PONCIA. — Il faut que je sois ton ombre !

ADELA. — Au lieu de nettoyer la maison et de te coucher par terre pour prier tes morts, tu cherches comme une vieille truie les histoires d'hommes et de femmes pour baver dessus.

PONCIA. — Je veille... Pour que les gens ne crachent pas sur le seuil de cette porte.

ADELA. — Quelle tendresse t'est venue tout d'un coup pour ma sœur !

PONCIA. — Je ne veux faire la loi pour personne, mais je veux vivre dans une maison honnête. Je suis vieille et je ne veux pas me souiller.

ADELA. — Tes conseils sont inutiles... C'est trop tard. Ce n'est pas par-dessus toi, qui n'es qu'une domestique, c'est par-dessus ma mère que je sauterai pour éteindre ce feu qui me court dans les jambes et dans la bouche. Que peux-tu dire de moi ?... Que je m'enferme dans ma chambre ?... Que je n'ouvre jamais la porte ?... Que je ne dors pas ?... Je suis plus adroite que toi ! On verra si tu peux prendre le lièvre dans tes mains !

PONCIA. — Ne me défie pas, ne me défie pas !... Parce que je peux me faire entendre, faire de la lumière, et toutes les cloches sonneront.

ADELA. — Prends donc quatre mille bengales jaunes et jette-les dans les ronces de la basse-cour. Personne ne pourra empêcher d'arriver ce qui doit arriver !

PONCIA. — Comme tu aimes cet homme !

ADELA. — Si je l'aime ?... Quand je regarde ses yeux, c'est comme si je buvais lentement sang.

PONCIA. — Je ne veux pas t'écouter.

ADELA. — Tu m'écouteras !... Tu m'as peur, mais maintenant je suis plus forte que

Entre Angustias.

ANGUSTIAS. — Toujours à vous chamailler

ADELA. — Bien sûr... Avec la chaleur fait, elle s'est entêtée à sortir pour acheter j sais quoi à l'épicerie.

ANGUSTIAS. — Tu as acheté mon flacon de fum ?

PONCIA. — Le plus cher. Et de la poudre. J ai mis sur la table de ta chambre.

Angustias sort.

ADELA. — Motus !

PONCIA. — Nous verrons !

Entrent Martirio, Amelia et Magdalena.

MAGDALENA, *à Adela.* — Tu as vu les telles ?

ADELA. — Celles des draps d'Angustias bien jolies. *(A Martirio, qui brode :)* Et celles

MARTIRIO. — Elles sont pour moi. Pour chemise.

ADELA, *avec sarcasme.* — Cela demande certaine bonne humeur.

MARTIRIO. — Surtout pour les faire admir Moi je n'ai envie de me montrer à personne

PONCIA. — Personne ne va voir les gen chemise.

MARTIRIO, *regardant Adela.* — Cela dépe Mais les dessous m'enchantent... S'il s'agi des miens, je les prendrais en toile de Holla C'est un des rares désirs que j'aie.

PONCIA. — Ces dentelles sont superbes faire beaux les enfants le jour de leur bapt Je n'ai jamais pu m'en payer pour les m On verra si Angustias a plus de chance... S mari tient aux marmots, vous serez à co matin et soir.

MAGDALENA. — Je n'ai pas l'intention de do une aiguillée.

ADELA. — Et encore moins de m'occuper enfants d'autrui. Vois donc les voisines d rue... Sacrifiées pour quatre mioches.

PONCIA. — Elles sont meilleures que vous moins, là-bas, on rit, on entend le tambour

MARTIRIO. — Alors, va-t'en servir chez ell

PONCIA. — Non, le sort m'a plantée dan couvent.

On entend des cloches lointaines, comm travers plusieurs murs.

MAGDALENA. — Ce sont les hommes qui ret nent au travail.

PONCIA. — 3 heures viennent de sonner.

MARTIRIO. — Avec ce soleil...

Toutes s'assoient.

ADELA. — Hélas ! Qui pourra s'en aller dans les champs !

MAGDALENA. — Chacun doit suivre les us de sa classe.

MARTIRIO. — C'est ainsi !

AMELIA. — Hélas !

ONCIA. — A cette époque aucune joie ne vaut e des champs. Les moissonneurs sont arrivés matin... Quarante ou cinquante braves gars.

AGDALENA. — D'où viennent-ils cette année ?

ONCIA. — De très loin. Ils arrivent des mon- nes... Joyeux comme des grenades mûres... Ils ssent des cris, ils se lancent des pierres !... On arriver hier une femme en robe de paillettes; dansait avec un accordéon. Quinze d'entre ont aussitôt proposé de l'emmener à vette... Je les ai vus de loin. Celui qui a ssi à se mettre d'accord avec elle était un çon aux yeux verts, dru comme une gerbe.

AMELIA. — Non... c'est vrai ?

ADELA. — C'est très possible.

ONCIA. — Dans le temps il en venait de ces mes... Je donnais de l'argent à mon aîné pour l y aille... Les hommes ont besoin de ces ses-là.

ADELA. — On leur pardonne tout.

AMELIA. — Naître femme est le plus grand timent.

AGDALENA. — Nos fils ne nous appartiennent ne pas.

On entend un chant lointain qui va en se rapprochant.

ONCIA. — Ce sont eux... Ils sont remplis de nts merveilleux.

AMELIA. — Ils partent moissonner.

CHŒUR

Ya salen los segadores
En busca de las espigas
Se llevan los corazones
De las muchachas que miran

Déjà s'en vont les moissonneurs
A la recherche des épis.
Ils emportent le cœur
Des jeunes filles qui regardent.

Bruit de tambourin. Une pose. Toutes écoutent dans un silence criblé par le soleil.

AMELIA. — Peu leur importe la chaleur.

MARTIRIO. — Ils moissonnent avec une fougue ensée.

ADELA. — J'aimerais pouvoir moissonner, je me mènerais partout. Ainsi on oublie ce qui nous rd.

MARTIRIO. — Qu'as-tu donc à oublier ?

ADELA. — Chacune a ses secrets.

MARTIRIO, *d'une voix sourde.* — Chacune !

ONCIA. — Taisez-vous ! Taisez-vous !

CHŒUR, *très loin.*

Abrid puertas y ventanas
Las que vivid en el pueblo
El segador pide rosas
Para adornar su sombrero.

Ouvrez les portes, les vantaux
Vers les filles de mon village.
Le moissonneur veut une rose
Pour la piquer à son chapeau.

ONCIA. — Quel chant !

MARTIRIO, *sur un ton de résignation :*

Abrid puertas y ventanas
Las que vivid en el pueblo.

ADELA, *comme triomphante :*

El segador pide rosas
Para adornar su sombrero.

Le chant s'éloigne.

PONCIA. — Ils tournent maintenant au coin de la rue.

ADELA. — Allons les voir par la fenêtre de ma chambre.

PONCIA. — Ne l'ouvrez pas trop vite, ils sont capables de flanquer un coup de poing pour voir qui les regarde.

Toutes sortent, sauf Martirio et Amelia. Martirio reste assise sur sa chaise basse, la tête entre les mains.

AMELIA, *s'approchant.* — Que t'arrive-t-il ?

MARTIRIO. — Je me sens mal de cette chaleur.

AMELIA. — C'est tout ?

MARTIRIO. — J'ai besoin qu'arrivent novembre, les jours de pluie, la gelée, tout ce qui me sortira de cet été interminable.

AMELIA. — Il passera... il reviendra... il passera...

MARTIRIO. — Bien sûr ! *(Un temps.)* A quelle heure t'es-tu endormie cette nuit ?

AMELIA. — Je ne sais pas. Je dors comme une souche. Pourquoi ?

MARTIRIO. — Pour rien... Il me semblait avoir entendu quelqu'un dans la basse-cour.

AMELIA. — Vraiment ?

MARTIRIO. — Il était très tard.

AMELIA. — Tu n'as pas eu peur ?

MARTIRIO. — Non... J'ai déjà entendu ce bruit-là d'autres nuits.

AMELIA. — Nous devrions faire attention. Ce ne seraient pas les valets ?

MARTIRIO. — Les valets arrivent à 6 heures.

AMELIA. — Peut-être est-ce une jeune mule détachée.

MARTIRIO, *entre les dents.* — C'est ça... C'est ça... une jeune mule pas dressée.

AMELIA. — Il faut en parler.

MARTIRIO. — Non, non, ne dis rien. C'est peut-être une de mes lubies.

AMELIA. — Peut-être...

Un temps. Amelia lève un doigt devant sa bouche et va vers la porte.

MARTIRIO. — Amelia !

AMELIA, *à la porte.* — Qu'y a-t-il ?

Un temps.

MARTIRIO. — Rien du tout.

Un temps.

AMELIA. — Pourquoi m'appelles-tu ?

Un temps.

MARTIRIO. — Cela m'a échappé... Je l'ai fait sans m'en apercevoir.

AMELIA. — Repose-toi un peu.

Angustias entre violemment.

ANGUSTIAS. — Où est le portrait de Pepe que j'avais sous mon oreiller ? Qui de vous me l'a pris ?

MARTIRIO. — Personne.

AMELIA. — Je ne pensais pas que Pepe fut un saint Barthélemy d'argent.

Entrent Poncia, Magdalena et Adela.

ANGUSTIAS. — Où est le portrait ?

ADELA. — Quel portrait ?

ANGUSTIAS. — L'une de vous me l'a caché.

MAGDALENA. — Tu as l'audace de dire cela ?

ANGUSTIAS. — Il était dans ma chambre, il n'y est plus.

MARTIRIO. — Tu ne crains pas qu'il se soit sauvé à minuit dans la basse-cour ? Pepe aime se promener à la lune.

ANGUSTIAS. — Assez de plaisanteries. Quand il viendra, je le lui dirai.

PONCIA. — Ça non, parce qu'on le fera apparaître.

Elle regarde Adela.

ANGUSTIAS. — J'aimerais savoir laquelle de vous l'a.

ADELA, *qui regarde Martirio.* — Aucune. Et toutes, sauf moi !

MARTIRIO, *avec malice.* — Par conséquent...

Entre Bernarda avec son bâton.

BERNARDA. — Quel est ce scandale dans ma maison ? Au plein du silence, au plein de la chaleur... Les voisines doivent avoir l'oreille collée aux murs.

ANGUSTIAS. — On m'a pris le portrait de mon fiancé.

BERNARDA, *âprement.* — Qui ? Qui ?...

ANGUSTIAS. — Celles-là.

BERNARDA. — Laquelle de vous ? *(Silence.)* Répondez-moi !... *(Silence. Elle s'adresse à Poncia :)* Fouille les chambres, regarde dans les lits. Voilà où mène la douceur... Vous m'y prendrez à vous laisser de l'air... Mais je vais vous dresser ! *(A Angustias :)* Tu en es sûre ?

ANGUSTIAS. — Absolument.

BERNARDA. — Tu l'as bien cherché ?

ANGUSTIAS. — Oui, mère.

Toutes se lèvent au milieu d'un silence gêné.

BERNARDA. — Vous me faites avaler à la fin de ma vie le poison le plus âcre qu'une mère puisse supporter. *(A la cantonade :)* Tu ne le trouves pas ?

Rentre Poncia.

PONCIA. — Le voilà.

BERNARDA. — Où l'as-tu trouvé ?

PONCIA. — Il était...

BERNARDA. — N'aie pas peur.

PONCIA, *bouleversée.* — Entre les draps de Martirio.

BERNARDA, *à Martirio.* — C'est vrai ?

MARTIRIO. — C'est vrai.

BERNARDA, *elle avance vers Martirio et la frappe de son bâton.* — Puisses-tu en crever, mouche morte ! Semeuse de tessons !

MARTIRIO, *menaçante.* — Mère, ne me battez pas !

BERNARDA. — Autant qu'il le faudra.

MARTIRIO. — Je la laisserai en paix ! entendez ? Laissez-moi !

PONCIA. — Ne manque pas à ta mère !

ANGUSTIAS, *elle saisit le bras de Bernarda.* Laissez-la, je vous en prie !

BERNARDA. — Il ne reste pas une larme ces yeux-là.

MARTIRIO. — Pas une pour votre plaisir.

BERNARDA. — Pourquoi as-tu pris le portr

MARTIRIO. — Est-ce que je ne peux pas une farce à ma sœur ? Quelle raison voulez- que j'aie eue de le prendre ?

ADELA, *bondissant, pleine de mystère.* — n'était pas une farce. Jamais tu n'as t'amuser... C'est bien autre chose qui te ren dans la poitrine et qui voulait sortir... Dis-le clairement.

MARTIRIO. — Tais-toi ! Ne me fais pas pa parce que si je parle les murs vont se rejoi de honte...

ADELA. — La mauvaise langue ne qu'inventer !

BERNARDA. — Adela !

MAGDALENA. — Vous êtes folles !

AMELIA. — Et vous nous lapidez avec vos vaises pensées.

MARTIRIO. — D'autres font des choses mauvaises...

ADELA. — Jusqu'à ce qu'on les mette nues coup et qu'on les emmène à la rivière.

BERNARDA. — Perverse !

ANGUSTIAS. — Ce n'est pas ma faute si le Romano s'est décidé pour moi !

ADELA. — Pour ton argent !

ANGUSTIAS. — Mère !

BERNARDA. — Silence !

MARTIRIO. — Pour tes vignes et tes futaie

MAGDALENA. — C'est la vérité !

BERNARDA. — Silence, je dis !... Je v l'orage venir, mais je ne croyais pas qu'il éc rait si vite ! Ah ! Quelle averse de haine avez jetée sur mon cœur !... Mais je ne suis encore impotente... et je possède cinq bo chaînes pour vous... et j'ai cette maison que père a bâtie... Les herbes des champs mêmes ne sauront rien de mon chagrin ! S d'ici ! *(Elles sortent. Bernarda s'assied, na Poncia reste debout, appuyée au mur. Bern se ressaisit, frappe le sol de son bâton.)* Il fa que je leur fasse sentir ma main ! Bernarda, toi que c'est ton devoir !

PONCIA. — Puis-je parler ?

BERNARDA. — Parle !... Cela m'ennuie qu aies entendu. Ce n'est pas la place d'une é gère dans le cœur de la famille.

PONCIA. — Dire que j'ai vu, que j'ai ent cela !...

BERNARDA. — Il faut qu'Angustias se marie de suite.

PONCIA. — Évidemment... Il faut la faire s d'ici...

BERNARDA. — Pas elle... Lui...

PONCIA. — Voire !... Lui, il suffirait de l gner d'ici !... Tu penses !

BERNARDA. — Je ne pense pas. Il y a des ch

n ne peut pas, qu'on ne doit pas penser... donne...

ONCIA. — Et tu crois que lui voudra s'en ?

ERNARDA, *elle se lève.* — Que vas-tu imaginer s ton crâne ?

ONCIA. — Rien du tout... Pour sûr... Il isera Angustias...

ERNARDA. — Veux-tu parler?... Je te connais z pour savoir que tu tiens ton couteau ouvert ant moi.

ONCIA. — Je n'aurais jamais pu penser qu'un seil puisse être appelé un assassinat.

ERNARDA. — Est-ce que tu dois m'avertir tre chose ?

ONCIA. — Tu as toujours été fine. Tu as vu mauvais des gens à cent lieues. Beaucoup vaient que tu devinais les pensées. Mais les nts sont les enfants... Aujourd'hui tu es ugle.

ERNARDA. — Fais-tu allusion à Martirio ?

ONCIA. — Si tu veux... à Martirio... Pourquoi a-t-elle caché le portrait ?

ERNARDA. — Après tout, elle dit que c'était farce. Quoi d'autre cela pourrait-il être ?

ONCIA, *avec flegme.* — Tu le crois donc ?

ERNARDA, *énergiquement.* — Je ne le crois pas. t ainsi !

ONCIA. — Bon ! Il s'agit de ton sang. Mais s'agissait de la voisine d'en face ?... Que se erait-il ?

ERNARDA. — Tu commences à sortir la pointe couteau.

ONCIA, *avec cruauté.* — Non, Bernarda... Il passe ici une chose énorme. Je ne veux pas faire porter la faute... Mais vraiment tu n'as ais laissé assez de liberté à tes filles. Martirio amoureuse, dis ce que tu voudras. Pourquoi 'as-tu pas laissée épouser Enrique Humanès ?... rquoi le jour même où il devait venir à la être lui as-tu fait dire de ne pas se déranger ?

ERNARDA, *avec force.* — Et je le ferai mille ! Mon sang ne se mêlera pas au sang des manès tant que je serai en vie ! Son père t valet !

ONCIA. — Voilà où te mènent tes fumées gueil !

ERNARDA. — Je les ai parce que je suis en dition de les avoir. Et tu ne peux les avoir ce que tu sais qu'elle est ton origine.

ONCIA, *avec haine.* — Ne me la rappelle pas ! uis vieille, maintenant. Toujours je t'ai remer- de ta protection.

ERNARDA, *montée.* — On ne le dirait pas !

ONCIA, *fielleuse.* — Martirio saura bien oublier t cela !

ERNARDA. — Et si elle ne l'oublie pas, ce sera pour elle... Mais je ne crois pas que ce soit là hose « énorme » qui se passe ici... Ici, il ne se se rien ! Peut-être le regrettes-tu. Et si un jour rrivait quelque chose, sois bien certaine que ne traverserait ces murs.

ONCIA. — Je n'en sais rien... Au village aussi a des gens qui lisent les pensées cachées.

ERNARDA. — Que tu jouirais de nous voir, moi nes filles, sur le chemin du lupanar !

PONCIA. — Personne ne peut connaître la fin qu'il aura.

BERNARDA. — Moi oui, je sais ma fin ! Et celle de mes filles... Le chemin du lupanar... ce fut celui de certaine femme déjà morte !

PONCIA, *avec fierté.* — Bernarda ! respecte la mémoire de ma mère !

BERNARDA. — Ne me poursuis pas avec tes pensées hideuses !

Un temps.

PONCIA. — Le mieux sera que tu ne me mêles plus à rien.

BERNARDA. — C'est ce que tu devrais faire, travailler et te taire en tout, c'est le lot des gens gagés.

PONCIA. — Tôt dit... A toi, il ne te semble pas que Pepe serait mieux marié avec Martirio ou... ma foi oui, avec Adela.

BERNARDA. — Je ne trouve pas.

PONCIA, *avec conviction.* — Adela ! La voilà la véritable fiancée pour Pepe le Romano.

BERNARDA. — Les choses ne vont jamais à notre goût.

PONCIA. — Mais on prend beaucoup de peine à les dévier de leur véritable direction... Que Pepe soit avec Angustias, cela me gêne, ça gêne les gens, ça gêne même l'air du ciel... Qui sait s'il viendra avec toute sa parenté ?

BERNARDA. — Nous y voilà encore une fois. Tu recommences à me remplir de rêves détestables !... Je ne veux pas te comprendre, parce que si je laisse entrer dans moi tout ce que tu racontes, je suis obligée de t'étriper !

PONCIA. — Le sang n'irait pas jusqu'au ruisseau !

BERNARDA. — Heureusement mes filles me respectent... Jamais elles n'iront contre ma volonté.

PONCIA. — Assurément. Mais laisse-les libres, elles te grimperont sur le toit.

BERNARDA. — Je les ferai descendre à coups de pierres !

PONCIA. — On le sait que c'est toi la plus forte.

BERNARDA. — Moi, je réponds toujours du tac au tac.

PONCIA. — Sûrement... Mais voyons plutôt comment sont les choses. A son âge !... Il suffit de voir l'enthousiasme d'Angustias pour son galant ! Et lui aussi paraît joliment mordu. Hier mon aîné m'a raconté que vers les 4 heures et demie hier matin, comme il montait la rue avec les bœufs, ils étaient encore à parler.

BERNARDA. — A 4 heures et demie.

Angustias entre.

ANGUSTIAS. — C'est un mensonge !

PONCIA. — C'est ce qu'on m'a raconté.

BERNARDA, *à Angustias.* — Explique-toi !

ANGUSTIAS. — Depuis plus d'une semaine, Pepe s'en va à 1 heure. Que Dieu me tue si je mens !

Entre Martirio.

MARTIRIO. — Moi aussi je me suis aperçue qu'il partait à 4 heures.

BERNARDA. — Mais l'as-tu vu de tes yeux ?

MARTIRIO. — Je ne tenais pas à me montrer.

Vous ne parliez pas à ce moment-là par la fenêtre de la ruelle ?

ANGUSTIAS. — Je parle par la fenêtre de ma chambre à coucher.

Adela apparaît ; elle reste dans le fond.

MARTIRIO. — Dans ce cas...

BERNARDA. — Que se passe-t-il ici ?

PONCIA. — Tâche de bien te renseigner. Le fait est certain. A 4 heures du matin, Pepe se trouvait devant les barreaux d'une fenêtre.

BERNARDA. — En es-tu certaine ?

PONCIA. — Rien n'est sûr ici-bas.

ADELA. — Mère, n'écoutez pas celle qui veut toutes nous perdre.

BERNARDA. — Je saurai m'informer. Si les gens du village veulent porter de faux témoignages, ils se briseront contre mon rocher. Qu'on ne parle plus de cette affaire... Quand les gens veulent nous perdre, ils savent très bien soulever des vagues de boue.

MARTIRIO. — Moi, je n'aime pas mentir.

PONCIA. — Il se passera quelque chose.

BERNARDA. — Il ne se passera rien. Je suis née les yeux ouverts, je veillerai sans les fermer jusqu'à ma mort.

ANGUSTIAS. — J'ai aussi le droit de me renseigner.

BERNARDA. — Tu n'as que le droit d'obéir. Je n'ai pas besoin de me faire traîner ni porter. *(A Poncia :)* Toi, mets-toi aux affaires de la maison ! Ici on ne fera pas un pas que je ne sache.

La Domestique entre.

LA DOMESTIQUE. — Dans le haut de la rue il y a toute une foule... Tous les voisins sont sur le pas de leur porte !

BERNARDA, *à Poncia.* — Va voir ce qui se passe. *(Les filles s'empressent pour sortir.)* Où allez-vous ? A chaque instant vous rompez notre deuil ! A la cour, vous autres !...

Elles sortent, puis Bernarda sort. On entend des rumeurs lointaines. Rentrent Martirio et Adela. Elles sont immobiles, l'oreille tendue, puis elles avancent sur la pointe des pieds.

MARTIRIO. — Remercie le hasard qui m'a empêchée de donner ma langue.

ADELA. — Moi aussi, j'aurais parlé.

MARTIRIO. — Et qu'aurais-tu dit ? Désirer n pas faire.

ADELA. — Comme si tu étais capable... Es donc... Tu voulais, mais tu n'as pas pu.

MARTIRIO. — Tu n'attendras pas longtemps.

ADELA. — Je l'aurai tout entier.

MARTIRIO. — Je briserai tes embrassements.

ADELA, *suppliante.* — Martirio, laisse-moi.

MARTIRIO. — Jamais de la vie !

ADELA. — Il me veut dans sa maison.

MARTIRIO. — J'ai vu comment il t'embrassai

ADELA. — Je ne voulais pas. J'étais traî comme une corde.

MARTIRIO. — Comme une morte !

Magdalena et Angustias se montrent. tumulte grandit. Poncia entre avec E narda.

PONCIA. — Bernarda !

BERNARDA. — Qu'arrive-t-il ?

PONCIA. — La fille de la Librada, celle qui seule, a eu un fils, on ne sait pas de qui...

ADELA. — Un fils ?...

PONCIA. — Et pour cacher sa honte elle l'a et l'a mis sous des pierres... Des chiens l'I retiré, ils ont plus de cœur que les hommes, étaient guidés par la main de Dieu, ils l'I déposé sur le seuil de sa porte... Maintenant t veulent la tuer... On la traîne par terre... I hommes dévalent les sentiers de l'olivette... poussent des cris à ébranler toute la campag

BERNARDA. — Parfait !... Qu'ils accourent t avec des baguettes d'olivier et des manches pioche... Tous à la tuerie !

ADELA. — Non, non, qu'on ne la tue pas !

MARTIRIO. — Bien sûr que si ! Allons-y. no aussi !

BERNARDA. — Elle a piétiné son honneur. E paiera !

On entend au loin un cri de femme et grande rumeur.

ADELA. — Laissez-la s'enfuir, n'y allez pas !

MARTIRIO, *elle regarde Adela.* — Que paie c qui doit !

BERNARDA. — Il faut en finir avec elle av qu'arrivent les gardes ! Un charbon ardent d le lieu de son péché !

ADELA, *se saisissant le ventre.* — Non ! no

BERNARDA. — Tuez-la ! Tuez-la !

RIDEAU

ACTE III

Le patio de la maison de Bernarda. Quatre murs blancs légèrement bleutés. C'est la nuit. Le décor doit être d'une plicité porfaite. Les portes, éclairées par la lumière des chambres, donnent à la scène une douce clarté. Au centre, une table avec quinquet. Bernarda et ses filles y sont assises, en train de manger. La Poncia les sert. Prudencia est assise un peu à l'écart de la le. Le rideau se lève sur un grand silence, coupé par le bruit des assiettes et des couverts.

PRUDENCIA. — Je m'en vais. Je vous ai fait une ande visite.

Elle se lève.

BERNARDA. — Reste encore un peu. Nous ne us voyons jamais.

PRUDENCIA. — A-t-on sonné le dernier coup du saire ?

PONCIA. — Pas encore.

Prudencia se rassoit.

BERNARDA. — Et ton mari, comment va-t-il ?

PRUDENCIA. — Toujours pareil.

BERNARDA. — Lui non plus, on ne le voit pas.

PRUDENCIA. — Tu connais ses habitudes... Il st disputé avec ses frères pour l'héritage... epuis ce temps-là il n'a pas passé une seule fois porte de la rue. Il prend une échelle et il saute mur de la basse-cour.

BERNARDA. — C'est un homme... Et avec ta le, comment ça va-t-il ?

PRUDENCIA. — Je ne lui ai pas pardonné.

BERNARDA. — Tu fais bien.

PRUDENCIA. — Je n'en sais rien... Tout cela me it mal.

BERNARDA. — Une fille qui désobéit cesse d'être e fille, elle devient une ennemie.

PRUDENCIA. — Je laisse l'eau courir... Ma ule consolation est de me réfugier à l'église, ais je perds mes yeux et les gamins se moquent moi... Bientôt je ne serai plus capable d'aller sque-là *(On entend un très violent coup sur un r.)* Que se passe-t-il ?

BERNARDA. — L'étalon est enfermé, il rue contre mur. *(A la cantonade:)* Tirez-le de là... ettez-le dans la cour ! *(A voix basse :)* Il doit e en chaleur.

PRUDENCIA. — Tu vas le mettre avec les nou- lles juments ?

BERNARDA. — A l'aurore.

PRUDENCIA. — Ha ! Tu as bien su l'augmenter, ton bétail !...

BERNARDA. — A force d'argent et de tracas.

PONCIA, *intervenant.* — Mais elle a le plus beau troupeau de tout le pays... C'est une pitié que les prix soient si bas...

BERNARDA. — Veux-tu un peu de fromage et de miel ?

PRUDENCIA. — Je n'en ai pas envie.

On entend un nouveau coup contre le mur.

PONCIA. — Mon Dieu !

PRUDENCIA. — Il m'a résonné dans la poitrine.

BERNARDA, *elle se lève, furieuse.* — Faut-il dire les choses deux fois ? Sortez-le de là... il est en train de se rouler dans les tas de paille. *(Une pause, puis, comme s'adressant aux valets:)* Enfermez les juments dans l'étable. Lui, laissez-le libre, sinon il nous jette les murs à bas. *(Elle revient vers la table et s'assied de nouveau.)* Ah ! Quelle vie !

PRUDENCIA. — Et luttant contre un homme !...

BERNARDA. — C'est ainsi. *(Adela se lève de table.)* Où vas-tu ?

ADELA. — Boire de l'eau.

BERNARDA, *à la cantonade.* — Tirez un seau d'eau fraîche. *(A Adela:)* Tu peux t'asseoir.

Adela se rassied.

PRUDENCIA. — Et Angustias, quand se marie-t-elle ?

BERNARDA. — Ils viennent la demander d'ici trois jours.

PRUDENCIA. — Tu es contente ?

ANGUSTIAS. — Evidemment.

AMELIA, *à Magdalena.* — Tu as renversé le sel.

MAGDALENA. — Bah ! Ton sort ne sera pas pire qu'il n'est.

AMELIA. — Cela porte toujours malheur.

BERNARDA. — Allons donc !

PRUDENCIA, *à Angustias.* — Il t'a déjà donné ton anneau ?

ANGUSTIAS. — Regardez-le.

Elle l'enlève.

PRUDENCIA. — Il est joli... Trois perles... De mon temps les perles voulaient dire des larmes.

ANGUSTIAS. — Depuis, les choses ont changé.

ADELA. — Je ne crois pas. Les choses ont toujours le même sens. Les bagues de fiançailles doivent être en diamants.

PRUDENCIA. — Cela convient mieux.

BERNARDA. — Allez ! Avec ou sans perles, les choses sont comme on les fait.

MARTIRIO. — Ou comme Dieu en décide.

PRUDENCIA. — On m'a dit que les meubles sont superbes.

BERNARDA. — J'ai dépensé seize mille réaux.

PONCIA, *brusquement.* — Le plus beau, c'est l'armoire à glace...

PRUDENCIA. — Je n'en ai jamais vu.

BERNARDA. — Nous autres, nous avions un coffre.

PRUDENCIA. — L'essentiel est que les choses vous conviennent.

ADELA. — Sait-on jamais ?

BERNARDA. — Pas de raison pour que ça n'aille pas.

On entend quelques cloches très lointaines.

PRUDENCIA. — C'est le dernier son. *(A Angustias :)* Tu me montreras ton linge une autre fois.

ANGUSTIAS. — Quand vous voudrez.

PRUDENCIA. — Que Dieu vous donne une bonne nuit !

BERNARDA. — Au revoir, Prudencia.

LES CINQ A LA FOIS. — Allez avec Dieu !

Un temps. Prudencia sort.

BERNARDA. — Le dîner est terminé.

Toutes se lèvent.

ADELA. — Je vais jusqu'au portail m'étirer les jambes et prendre un peu le frais.

Magdalena s'assied sur une chaise basse appuyée au mur.

AMELIA. — Je vais avec toi.

MARTIRIO. — Moi aussi.

ADELA, *avec une colère contenue.* — Je ne vais pas me perdre.

AMELIA. — La nuit demande compagnie.

Elles sortent. Bernarda s'assied. Angustias range la table.

BERNARDA. — Je t'ai déjà dit que je veux que tu parles avec ta sœur Martirio... L'affaire du portrait était une farce, tu dois l'oublier.

ANGUSTIAS. — Vous savez qu'elle ne m'aime pas.

BERNARDA. — A chacun ses pensées... Je ne me mets pas dans les cœurs, mais je veux une façade solide et une famille où l'on s'entende bien.

ANGUSTIAS. — Oui, mère.

BERNARDA. — Alors, fais comme je te dis.

MAGDALENA, *à demi endormie.* — D'ailleurs... si tu veux marcher contre rien...

Elle s'endort.

ANGUSTIAS. — Il me semble qu'il est tard.

BERNARDA. — A quelle heure as-tu fini de pa la nuit dernière ?

ANGUSTIAS. — A minuit et demie.

BERNARDA. — Que t'a dit Pepe ?

ANGUSTIAS. — Je l'ai trouvé distrait. Il me pa toujours en pensant à autre chose. Si je demande ce qui se passe, il me répond que hommes ont beaucoup de soucis.

BERNARDA. — Ne lui pose pas de questions. quand tu seras mariée, encore moins. Parle, parle, regarde-le quand il te regarde. Ainsi tu seras pas déçue.

ANGUSTIAS. — Mère, je crois qu'il me ca beaucoup de choses...

BERNARDA. — Ne te mêle pas de les découv Ne lui pose pas de questions... Surtout, qu'il te voie jamais pleurer...

ANGUSTIAS. — Je devrais être heureuse, je le suis pas.

BERNARDA. — Cela revient au même.

ANGUSTIAS. — Bien souvent je le regarde fi ment, et il s'efface à travers les barreaux com s'il était caché par un nuage de poussière, poussière des troupeaux.

BERNARDA. — Cela vient de la fatigue.

ANGUSTIAS. — Je le souhaite.

BERNARDA. — Vient-il cette nuit ?

ANGUSTIAS. — Non. Il est allé avec sa mère chef-lieu...

BERNARDA. — Nous nous coucherons donc pt tôt... Magdalena !...

ANGUSTIAS. — Elle s'est endormie.

Entrent Adela, Martirio et Amelia.

AMELIA. — Que la nuit est obscure !

ADELA. — On ne voit pas à deux pas.

MARTIRIO. — Une bonne nuit pour les voleur Une bonne nuit pour tout ce qui veut se cache

ADELA. — L'étalon se trouvait au beau mili de la cour, il était tout blanc, sa taille doublée Il emplissait tout le noir...

AMELIA. — C'est vrai, il m'a fait peur... avait l'air d'une apparition.

ADELA. — Il y a dans le ciel des étoiles poignées.

MARTIRIO. — Elle s'est mise à les regarder Elle allait se briser le cou.

ADELA. — Tu ne les aimes pas, toi ?

MARTIRIO. — Moi, les histoires des tuiles d' haut ne me touchent pas. J'en ai assez avec dedans des chambres.

ADELA. — Cela te regarde.

BERNARDA. — Ses affaires la regardent comm les tiennes te regardent.

ANGUSTIAS. — Bonne nuit !

ADELA. — Tu vas déjà te coucher ?

ANGUSTIAS. — Oui... Cette nuit, Pepe ne vie pas.

Elle sort. Un éclair luit.

ADELA. — Mère, pourquoi dit-on, quand u étoile file :

Sainte-Barbara bénite
Qui dans le ciel est écrite
Avec papier et eau bénite ?

BERNARDA. — Les anciens savaient beaucoup choses que nous avons oubliées.

AMELIA. — Je ferme les yeux pour ne pas les ir.

ADELA. — Moi pas. J'aime regarder courir ein de lumière ce qui était immobile... immobile ndant des années.

MARTIRIO. — Mais toutes ces choses-là n'ont n à voir avec nous autres ?

BERNARDA. — Et il vaut mieux ne pas y penser.

ADELA. — Quelle nuit éclatante... J'aimerais ster là très tard pour prendre toute la jouis- ıce de la fraîcheur... toute la fraîcheur de la npagne.

BERNARDA. — Mais il faut aller se coucher, ıgdalena !...

AMELIA. — Elle est dans son premier sommeil.

BERNARDA. — Magdalena !

MAGDALENA, *mécontente.* — Laissez-moi la x !

BERNARDA. — Au lit !

MAGDALENA, *elle se lève de mauvaise humeur.* Vous ne pouvez pas laisser les gens tran- lles ?

Elle s'en va en grognant.

AMELIA. — Bonne nuit !

Elle s'en va.

BERNARDA. — Allez ! vous aussi.

MARTIRIO. — Comment se fait-il que cette nuit galant d'Angustias ne soit pas venu ?

BERNARDA. — Il est en voyage.

MARTIRIO, *qui regarde Adela.* — Ah !

ADELA. — A demain !

Elle sort. Martirio boit un peu d'eau à la cruche et sort lentement, jetant un coup d'œil vers la porte de la basse-cour. Entre Poncia.

PONCIA. — Vous êtes encore là ?

BERNARDA. — Tout à jouir de ce silence et s réussir à voir nulle part la « chose énorme » se passe ici, d'après toi.

PONCIA. — Bernarda, n'en parlons plus.

BERNARDA. — Dans cette maison il n'existe ni oui ni de non. Ma vigilance domine tout...

PONCIA. — Rien ne traverse au dehors, c'est i. Tes filles sont là, et elles vivent comme four- s dans des placards. Mais ni toi ni personne st capable de surveiller l'intérieur de leurs nes.

BERNARDA. — Mes filles ont une respiration nquille.

PONCIA. — C'est ce qui compte pour toi, qui leur mère... A moi, le service de ta maison donne assez d'ouvrage.

BERNARDA. — Tu te tais de nouveau...

PONCIA. — Je me trouve à ma place et en x.

BERNARDA. — La vérité est que tu n'as rien à ... Si dans cette maison il pouvait y avoir des oes, tu te chargerais de mener pour les paître es les brebis du voisinage.

PONCIA. — Je cache plus de choses que tu crois.

BERNARDA. — Est-ce que ton fils voit toujours Pepe à 4 heures du matin ?... Est-ce que l'on chante encore la male-litanie de cette maison ?...

PONCIA. — On ne dit rien.

BERNARDA. — Parce qu'on ne peut pas. Parce qu'il n'y a pas de viande où mordre... C'est aux veilles de mes yeux que cela se doit.

PONCIA. — Je ne veux pas parler parce que ta méchanceté me fait peur... Mais ne sois pas si sûre de toi.

BERNARDA. — On ne peut plus sûre.

PONCIA. — Et que tout d'un coup tombe la foudre... Que tout d'un coup un paquet de sang arrête ton cœur !...

BERNARDA. — Rien ici ne s'arrêtera. Je suis gardée contre tout ce que tu supposes.

PONCIA. — Tant mieux pour toi !

BERNARDA. — Il ne manquait plus que cela !

La Domestique entre.

LA DOMESTIQUE. — J'ai fini de laver la vaisselle. Voulez-vous quelque chose, Bernarda ?

BERNARDA, *se levant.* — Rien. Je vais me reposer.

PONCIA. — A quelle heure veux-tu qu'on t'appelle ?

BERNARDA. — A aucune... Cette nuit je vais dormir tout mon saoul.

Elle sort.

PONCIA. — Quand on ne peut rien contre le mal, le plus facile est de tourner le dos pour ne pas le voir.

LA DOMESTIQUE. — Elle est tellement orgueilleuse qu'elle se met elle-même un bandeau sur les yeux.

PONCIA. — Rien à faire... Je voulais me mettre en travers des choses. J'en ai maintenant trop peur... Tu sens ce silence ? Dis-toi qu'il y a une tempête dans chacune des chambres de cette maison. Le jour où elles éclateront, nous serons toutes balayées. J'ai dit ce que je devais dire.

LA DOMESTIQUE. — Bernarda croit que personne ne peut rien contre elle. Elle ne sait pas la force qu'un homme possède parmi des femmes seules.

PONCIA. — Tout n'est pas la faute de Pepe le Romano. C'est vrai que l'an passé on le voyait derrière Adela, et celle-ci était folle de lui. Mais de son côté elle aurait dû rester à sa place et ne pas le provoquer. Un homme est un homme.

LA DOMESTIQUE. — Les gens ne croient pas qu'il ait passé beaucoup de nuits à parler avec Adela.

PONCIA. — C'est vrai... *(A voix basse :)* Il y a d'autres choses...

LA DOMESTIQUE. — Je ne sais ce qui va se passer...

PONCIA. — Quant à moi, j'aurais plaisir à traverser la mer, à la laisser, cette maison de batailles.

LA DOMESTIQUE. — Bernarda est en train de presser la noce, il est possible que rien ne se passe.

PONCIA. — Les choses sont complètement mûres. Adela est décidée à tout et les autres veillent sans arrêt.

LA DOMESTIQUE. — Martirio aussi ?

PONCIA. — C'est la plus mauvaise. Un puits de venin. Elle a vu que le Romano n'était pas pour

elle, et elle détruirait le monde si elle pouvait le tenir dans sa main.

LA DOMESTIQUE. — Quelle méchanceté ! Les chiens aboient...

PONCIA. — Ce sont des femmes sans homme, rien de plus. Dans ce genre d'affaires, on oublie jusqu'au sang... Chut !

Elle écoute.

LA DOMESTIQUE. — Que se passe-t-il ?

PONCIA, *se levant.* — Les chiens sont en train de voler.

LA DOMESTIQUE. — Quelqu'un a dû passer le portail.

Entre Adela en jupon blanc et corsage.

PONCIA. — Tu n'étais pas couchée ?

ADELA. — Je viens boire.

Elle boit à un pot de la table.

PONCIA. — Je te croyais endormie.

ADELA. — La soif m'a réveillée... Et vous autres, vous ne vous reposez pas ?

LA DOMESTIQUE. — Nous y allons.

Adela sort.

PONCIA. — Allons.

LA DOMESTIQUE. — Nous l'avons gagné, notre sommeil... De tout le jour Bernarda ne me laisse pas de repos.

PONCIA. — Prends la lumière.

On entend des aboiements.

LA DOMESTIQUE. — Les chiens sont comme fous.

PONCIA. — Ils ne vont pas nous laisser dormir.

Elles sortent. La scène est presque complètement noire. Entre Maria-Josefa, une brebis dans les bras.

MARIA-JOSEFA, *récitant.*

Petite brebis, mon petit enfant,
Allons au bord de la mer.
La petite fourmi sera sur sa porte,
Je te donnerai la tétée et du pain.
Bernarda, face de léoparde,
Magdalena, face de hyène,
Petite brebis, méé, méé...
Allons aux rameaux de la grande porte de [Bethléem.

(Elle rit.)

Ni toi ni moi ne voulons dormir,
La porte s'ouvrira toute seule
Et sur la plage nous nous mettrons
Dans une cabane de corail.
Bernarda, face de léoparde,
Magdalena, face de hyène,
Petite brebis, méé, méé.
Allons aux rameaux de la grande porte de [Bethléem.

Elle sort en chantant.

Entre Adela. Elle regarde de tous côtés avec un air secret et disparaît par la porte de la basse-cour. Martirio entre par une autre porte, elle demeure dans le milieu de la scène dans une attitude anxieuse de guet. En face d'elle, entre Maria-Josefa.

MARTIRIO. — Grand-mère, où allez-vous ?

MARIA-JOSEFA. — Va m'ouvrir la porte... Q es-tu ?

MARTIRIO. — Comment vous trouvez-vous ic

MARIA-JOSEFA. — Je me suis sauvée. Toi, c es-tu ?

MARTIRIO. — Allez vous coucher.

MARIA-JOSEFA. — Tu dois être Martirio... Je vois, Martirio... face de Martirio... Et qua auras-tu un enfant ?

MARTIRIO. — Où avez-vous pris cette brebi

MARIA-JOSEFA. — Je sais bien que c'est u brebis... Mais pourquoi une brebis ne va-t-elle p être un enfant ? C'est mieux d'avoir une bre que de ne rien avoir du tout... Bernarda, face léoparde, Magdalena, face de hyène...

MARTIRIO. — Ne parlez pas si fort.

MARIA-JOSEFA. — C'est vrai... Tout est t noir... Comme j'ai le poil blanc, tu crois que ne peux pas avoir de petites filles, mais si... petites filles... des petites filles... des petites fille Ce bébé aura le poil blanc... et il aura un au bébé et celui-ci un autre, et tous avec notre p de neige, nous serons comme les vagues... une une autre et une autre... Ensuite nous n assiérons tous, et tous nous aurons les chev blancs et nous serons l'écume... Pourquoi n'y a-t pas ici d'écume ? Il n'y a ici que des voiles de de

MARTIRIO. — Taisez-vous, taisez-vous !

MARIA-JOSEFA. — Quand ma voisine a eu bébé, je lui ai donné du chocolat, puis elle me apporté, à moi... et ainsi toujours, toujours... auras le poil blanc, mais les voisines ne vi dront pas. Il faut que je m'en aille, parce j'ai peur que les chiens me mordent... Tu m'accompagner dans les champs ? Je n'aime les champs. Je veux des maisons, mais des m sons ouvertes... Les voisines couchées dans l lit, leurs enfants éveillés... et les hommes deho assis sur leur chaise... Pepe le Romano est géant. Toutes vous le voulez. Mais lui, il vous dévorer... parce que vous autres, v autres, vous êtes des grains de blé... non grains de blé, non !... Des grenouilles s langue.

MARTIRIO, *énergique.* — Allons-nous-e Allez au lit !

MARIA-JOSEFA. — Oui... mais tu m'ouvrira Tu le promets ?

MARTIRIO. — Certainement.

MARIA-JOSEFA. — Oui... mais tu m'ouvrira

(Elle chante :)

Petite brebis, mon petit enfant,
Allons au bord de la mer.
La petite fourmi est sur sa porte.
Je te donnerai la tétée et du pain.

Elle sort. Martirio ferme la porte par Maria-Josefa est sortie et se dirige v la porte de la basse-cour. Là, elle ch celle, fait encore deux pas.

MARTIRIO, *à voix basse.* — Adela ! *(Un ten Elle avance jusqu'à la porte, puis reprend à v haute :)* Adela !

Adela paraît, elle est dépeignée.

ADELA. — Pourquoi me cherches-tu ?

Martirio. — Laisse cet homme !
Adela. — Qui es-tu, toi, pour me parler ainsi ?
Martirio. — Ce n'est pas un endroit pour une me convenable.
Adela. — Ce n'est pas l'envie qui t'a manqué t'y mettre.
Martirio, *la voix montée.* — Le moment est ivé pour moi de parler... Cela ne peut conti-r.
Adela. — Tu ne vois que le début... J'ai eu force d'avancer jusque-là, le courage et le rite que toi tu n'as pas. J'ai vu la mort sous toit-ci, et je suis sortie pour aller chercher ce est à moi, ce qui m'appartient.
Martirio. — Cet homme sans âme venait pour autre. C'est toi qui t'es mise en travers.
Adela. — Il venait pour l'argent, mais ses x, c'est toujours sur moi qu'il les a posés.
Martirio. — Je ne permettrai pas que tu lèves ! Il se mariera avec Angustias.
Adela. — Tu sais mieux que moi qu'il ne me pas.
Martirio. — Je le sais.
Adela. — Tu le sais, tu l'as vu, c'est moi qu'il ie.
Martirio, *désespérée.* — Mais oui...
Adela, *s'approchant.* — C'est moi qu'il aime... t moi qu'il aime...
Martirio. — Donne-moi un coup de couteau, u en as envie, mais ne le répète plus.
Adela. — C'est pourquoi tu prends soin que n'aille pas avec lui. Peu t'importe qu'il brasse une femme qu'il n'aime pas... A moi si, d'ailleurs... Il peut bien demeurer cent ans c Angustias... Mais moi, qu'il me prenne dans bras, ça te fait un effet terrible, parce que toi si tu l'aimes... Toi aussi !
Martirio. — Oui. Laisse-moi le dire tout mon g dehors... Que mon cœur éclate comme une nade d'amertume ! Je l'aime !
Adela, *dans un élan, elle l'embrasse.* — Mar-o, Martirio... Ce n'est pas ma faute.
Martirio. — Ne m'embrasse pas ! Ne cherche à m'amollir les yeux. Mon sang n'est plus le n... Je voudrais te regarder encore comme sœur, tu es une femme... Tu es une femme.

Elle la repousse.

Adela. — Il n'existe pas de remède. Celle qui t s'étouffer, qu'elle s'étouffe. Pepe le Romano mien. Il m'a portée jusqu'aux joncs de la ière.
Martirio. — Cela ne sera pas.
Adela. — Je ne peux plus supporter l'horreur ces toits après avoir goûté la saveur de sa iche. Je serai ce qu'il voudra que je sois... ut le village contre moi et me brûlant avec doigts de feu, poursuivie par ceux qui disent ils sont la vertu... Je mettrai devant tous la ronne d'épine que portent les femmes aimées n homme marié !
Martirio. — Tais-toi !
Adela. — C'est ça, c'est ça... *(A voix basse :)* ons nous coucher... Laissons-le se marier c Angustias... Je m'en moque. Je m'en irai re dans une maison petite, petite, loin... Il viendra me voir toutes les fois qu'il voudra... toutes les fois qu'il aura envie de moi.
Martirio. — Cela ne se fera pas tant que j'aurai une goutte de sang dans le corps.

Elle marche sur Adela.

Adela, *luttant avec Martirio, qu'elle contraint à s'agenouiller.* — Ce n'est pas toi, qui est une mauviette, mais un cheval cabré que je suis capable de mettre à genoux par la seule force de mon petit doigt.
Martirio. — N'élève pas cette voix, qui me met hors de moi... J'ai le cœur plein d'une force si mauvaise que, sans le vouloir, je m'étouffe moi-même.
Adela. — On nous apprend à nous aimer entre sœurs... Au milieu de toute cette obscurité Dieu à dû me faire solitaire, car je te regarde comme si je ne t'avais jamais vue.

On entend un coup de sifflet. Adela court à la porte. Martirio s'interpose.

Martirio. — Où vas-tu ?
Adela. — Ote-toi de la porte !
Martirio. — Passe si tu peux !
Adela, *luttant avec Martirio.* — Retire-toi !
Martirio. — Mère ! Mère !
Adela. — Laisse-moi !

Bernarda apparaît. Elle entre en jupon, un châle noir sur les épaules.

Bernarda. — Taisez-vous ! Taisez-vous ! Quelle misère de ne pouvoir tenir la foudre entre ses mains !
Martirio, *elle montre Adela.* — Elle était avec lui ! Regardez ce jupon plein de paille.
Bernarda, *marchant, furieuse, sur Adela.* — C'est la couche des filles mal nées !
Adela, *faisant front.* — Ici vont mourir les voix de ton tribunal. *(Elle arrache son bâton à Bernarda et le casse en deux.)* Voilà ce que je fais avec le sceptre du tyran ! Ne fais pas un pas de plus. Chez moi Pepe seul commande !

Entre Magdalena.

Magdalena. — Adela !

Entrent la Poncia et Angustias.

Adela. — Je suis sa femme ! *(A Angustias :)* Rends-toi compte par toi-même, va dans la cour le lui dire... C'est lui qui commandera à toute la maison !... Il est là, à côté, il respire comme un lion !
Angustias. — Dieu !
Bernarda. — La carabine ! Où est la carabine ?

Elle sort en courant, entraînant Poncia. Amelia apparaît au fond, la tête appuyée au mur et les yeux terrifiés. Martirio sort derrière elle.

Adela. — On ne pourra rien contre moi.

Elle veut sortir.

Angustias, *elle saisit Adela.* — Tu ne sortiras pas d'ici avec ton corps triomphant ! Voleuse ! Déshonneur de notre maison !
Magdalena. — Laisse-la, qu'elle s'en aille, et qu'on ne la voie plus !

Un coup de feu. Entre Bernarda.

BERNARDA. — Ose le chercher, maintenant.

Entre Martirio.

MARTIRIO. — Pepe le Romano est mort !

ADELA. — Pepe !... Mon Dieu !... Pepe !...

Elle sort en courant.

PONCIA. — Mais... vous l'avez tué ?

MARTIRIO. — Jamais... Il partait au galop sur sa mule !

BERNARDA. — C'est de ma faute. Une femme ne sait pas viser !

MAGDALENA. — Mais pourquoi le lui avoir dit ?

MARTIRIO. — Pour elle... De sa tête aurait giclé un fleuve de sang !

PONCIA. — Maudite sois-tu !

MAGDALENA. — Fille du démon.

BERNARDA. — C'est bien mieux ainsi ! *(On entend un grand coup.)* Adela ! Adela !

PONCIA, *elle se jette sur la porte.* — Ouvre !

BERNARDA. — Ouvre ! Ne crois pas que les murs défendent contre la honte.

LA DOMESTIQUE, *entrant.* — Les voisins se lèvent !

BERNARDA, *à voix basse et comme rugissant.* — Ouvre, sinon je jette la porte à bas ! *(Un temps. Tout reste silencieux.)* Adela ! *(Elle se retire la porte.)* Allez chercher un marteau. *(La Pon donne un coup d'épaule et entre dans la piè Elle pousse un cri et revient en arrière.)* Quo

PONCIA, *elle met les deux mains à son cou.* Dieu nous garde de cette mort ! *(Les sœ reculent. La Domestique se signe. Bernarda pou un cri et avance.)* N'entre pas !

BERNARDA. — Non !... Pas moi !... C' Pepe !... Tu t'en vas courir encore vivant travers des allées obscures, mais un jour tu to beras !... Décrochez-la... Ma fille est mo vierge ! Emmenez-la comme si elle était une jeu fille ! Personne ne dira rien ! Elle est mo vierge ! Et occupez-vous de faire sonner cloches... Deux sons au petit jour !

MARTIRIO. — Qu'elle soit heureuse mille fo elle qui a pu le posséder !

BERNARDA. — Je ne veux pas de gémissemen La mort, il suffit de la regarder face à face Silence ! *(A une des filles :)* J'ai dit de se tair *(A une autre fille :)* Les larmes quand tu se seule ! Nous nous noierons toutes dans une m de deuil !... Elle, la benjamine de Bernarda Al elle est morte vierge... Vous m'avez entendue Silence !... J'ai dit silence ! Silence !...

RIDEAU

LE LAPIN

Pièce en un acte de
GEORGES-MARIE BERNANOSE

A Henri FRIOL,
en témoignage de ma profonde affection.
Son ami : G.-M. B.

Cette œuvre a été représentée pour la première fois au Théâtre des Variétés, à l'occasion du Gala de la Pièce en un acte donné sous le patronage de la Société des Auteurs, le 23 décembre 1950, dans une mise en scène de RAYMOND-GIRARD et avec la distribution suivante :

Solange. . . . . *Agnès di VERALDI*
Yolande . . . . . *Lucette BERNARD*
Alexandrine. . . . . *Blanche DARS*
Jacques. . . . . *RAYMOND-GIRARD*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Georges-Marie BERNANOSE.

Supplément au N° 321 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

Le ménage de Jacques et Solange est à la fois un jeune et vieux ménage. Jeune parce que le mariage ne remonte qu'à trois quatre ans, vieux à cause du caractère un peu protecteur et sermonneur, disons du genre légèrement casse-pieds de Jacques à l'égard Solange, dont il est séparé au demeurant par une assez grande différence d'âge. Mais les vingt-deux ans de Solange ne se soucient guère de ce petit travers de l'époux. Pour le moment, son insouciante jeunesse profite de la vie sans trop s'attarder à discerner ce qu'il peut être sérieux de ce qui ne l'est pas. Solange s'apprête à sortir par un beau soleil d'été. (On l'entend chanter avant le lever du rideau, l'air de Thaïs : « *Alexandrie, où j'ai grandi dans le péché* », *mais Solange a remplacé le mot « Alexandrie » par celui d'Alexandrine, qui est le nom de la bonne.) Dès le lever du rideau, tout en fredonnant, Solange essaie devant la psyché de son élégant salon-boudoir, que le couple habite à deux pas du Bois, un mignon bibi qui va sans doute faire sa première sortie. Elle est encore en robe de chambre.*

SOLANGE, *chantant.* — Alexandrine... Alexandrine... où j'ai grandi dans le péché... *(Elle répète :)* dans le péché... *(Elle s'interrompt et appelle :)* Alexandrine ! Alexandrine !... Eh bien, Alexandrine !

ALEXANDRINE, *entrant.* — Écoutez ! Faudrait savoir si vous chantez ou si vous m'appelez ?

SOLANGE. — Je vous appelle et je chante ! *(La prenant par le bras en riant :)* Ne vous fâchez pas ! Écoutez, Alexandrine, j'ai un service à vous demander... au sujet du lapin...

JACQUES, *entrant.* — Mais enfin... Qu'est-ce que tu lui veux, à Alexandrine... *(Apercevant celle-ci :)* Alexandrine... ne vous froissez pas des jeux de mots de madame...

ALEXANDRINE, *indulgente.* — Pensez donc ! Je sais bien que Madame plaisante... C'est de son âge, n'est-ce pas ?

JACQUES, *un peu agacé par cette réflexion.* — Oui... oui... bien sûr !... *(Se tournant vers sa femme :)* Alors ?

SOLANGE. — Quoi, alors ?

JACQUES. — Elle est là, Alexandrie...

SOLANGE, *riant.* — Toi aussi...

JACQUES. — Oui... enfin ! *(A Alexandrine :)* Pardon !... Qu'est-ce que tu lui veux, à Alexandrine ?

SOLANGE. — Moi ? Rien !

JACQUES. — Comment rien ?... Alors, tu...

SOLANGE. — Mon Dieu, que tu peux être horripilant... Je demandais à Alexandrine de me préparer ma robe...

ALEXANDRINE. — Elle est sur votre lit, vous le savez bien, vous me l'avez déjà demandé tout à l'heure !

SOLANGE. — C'est vrai, merci... J'aurai besoin de vous dans un instant !

Alexandrine sort.

JACQUES, *qui ronchonne.* — Cette façon de se moquer de cette vieille femme...

SOLANGE. — Tu ne vas pas faire d'histoire pour une innocente plaisanterie... Comme elle-même l'a dit... c'est de mon âge de rire !

JACQUES. — C'est très curieux...

SOLANGE. — Quoi ?

JACQUES. — Ta façon de rire... Avec moi... tu ne ris jamais !

SOLANGE. — Tu ne t'y prêtes pas ! Depuis quelque temps tu t'amuses à jouer les casse-pieds...

JACQUES. — Charmant !

SOLANGE. — Allez, ne prends pas tes grands airs... C'est juré... là, je ne le ferai plus...

JACQUES. — Quoi ?

SOLANGE. — Je ne chanterai plus, je ne rirai plus !

JACQUES. — Je ne te demande pas ça.

SOLANGE. — Alors, qu'est-ce que tu veux ?

JACQUES. — L'impossible probablement ! Ne insistons pas !

SOLANGE. — Il y a encore quelque chose qui ne va pas... *(Elle s'assied, faussement résignée.)* Allez, vas-y !

JACQUES. — Où ?

SOLANGE. — Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu as une petite scène rentrée. Soulage-toi, je suis prête !

JACQUES. — Je t'en prie... Tes airs ironiques ne changent rien à l'affaire.

SOLANGE. — Quelle affaire ?

JACQUES. — Je me comprends.
SOLANGE. — Tu es génial !
JACQUES. — Si tu te crois drôle avec ta robe de ambre et ton chapeau !
SOLANGE. — Fallait le dire tout de suite, mon éri... C'est mon chapeau qui te gêne ? *(Elle nlève.)* Là !... Tu es content... alors mainte-nt, va... je t'écoute !
JACQUES. — Tu sors ?
SOLANGE. — Oui ! Nous allons chez Mathilde, olande et moi.
JACQUES. — Mathilde ?
SOLANGE. — La cousine de Yolande. Elle donne thé... rien que des femmes. Alors, entre mmes... il faut bien faire un peu de toilette ! oilà pourquoi j'essayais mon bitos !
JACQUES. — Je le trouve bigrement excentrique, n bitos, comme tu dis !
SOLANGE. — Oh ! C'est un bitos de rien ! Je i acheté en solde 400 francs.
JACQUES. — Combien ?
SOLANGE. — 400 francs ! Tu es sourd ?
JACQUES. — Ecoute ! Ma petite Solange...
SOLANGE. — Ça recommence ! Qu'est-ce qu'il a encore ?
JACQUES. — Ce que je vais te dire n'a aucune portance.
SOLANGE. — Alors ne le dis pas.
JACQUES. — Si ! Ça n'a aucune importance... ais ça en a quand même énormément... enfin s beaucoup, mais tout de même...
SOLANGE. — Ecoute, mon chéri ! finissons-en ! ant que tu ne te seras pas soulagé, tu tourneras mme ça en rond ! Alors, au lieu de tergiver-r, va droit au but. Ce sera toujours ça de gné !
JACQUES. — Tu as raison. Alors, voilà ! Ton apeau n'a pas coûté 400 francs, mais 3.000 !
SOLANGE. — C'est donc ça !... Nouveau ! Je te vais déjà ennuyeux, raisonneur, discuteur, tit, tatillon, emmielleur... vieux jeu !...
JACQUES. — Vieux jeu !
SOLANGE. — Mais pas avare !
JACQUES. — Il ne s'agit pas d'avarice. Je me he pas mal que ton chapeau coûte 400, 900, 0.000, 900.000...
SOLANGE. — 900.000, un chapeau !
JACQUES. — Il ne s'agit pas du prix !
SOLANGE. — Alors ! De quoi s'agit-il ?
JACQUES. — Du mensonge... du mensonge en i !
SOLANGE. — Le mensonge en soie ? Tu le pré-res en duralumin ?
JACQUES. — Ne fais pas l'idiote. Le mensonge honteux. *Turpe est mentiri !*
SOLANGE. — Oh ! les citations ! Je n'ai jamais it de grec ! Et puis d'abord, qui est-ce qui te ouve que je mens ?...
JACQUES, *qui a une étiquette à la main.* — tte étiquette que j'ai trouvée dans ta chambre ! 00 francs ! Ah !
SOLANGE. — Ça ! C'est l'étiquette du manteau j'ai acheté hier !
JACQUES. — Un manteau de 3.000 francs ! chtre !... Seulement, tu oublies m'avoir dit -même que tu l'avais eu pour 35.000 francs en solde... Il ne faudrait tout de même pas, ma chérie, me prendre pour un vieux jeu idiot !
SOLANGE. — Ce que tu peux être mesquin !... Mais je le sais bien que tu n'es ni aussi idiot ni si vieux jeu que j'ai bien voulu te le dire ! Je me doute que tu n'ignores pas qu'un manteau ne peut coûter 3.000 francs.
JACQUES. — Alors le chapeau.
SOLANGE. — Quel chapeau ?
JACQUES. — L'étiquette !
SOLANGE. — Quelle étiquette ? Tu m'agaces à la fin ! Explique-toi clairement...
JACQUES. — L'étiquette de 3.000 francs... d'où vient-elle ?
SOLANGE. — Est-ce que je sais ? C'est une vieille étiquette... peut-être celle de ton chapeau à toi !
JACQUES. — Je n'ai pas acheté de chapeau depuis je ne sais combien de temps !
SOLANGE. — C'est bien ce que je te reproche.
JACQUES. — Ecoute, Solange, finissons-en !
SOLANGE. — Soit ! Revolver ? Gaz ? Noyade ?
JACQUES. — Je t'en prie ! Je veux en finir avec tes mensonges perpétuels !
SOLANGE, *s'asseyant.* — Bon ! Je t'écoute... et pourtant je suis pressée.
JACQUES. — Le lapin !
SOLANGE, *se relevant.* — Le chapeau, le manteau et le petit lapin : fable !
JACQUES. — Je ne plaisante pas, je répète et je précise : le lapin que nous devons manger ce soir !
SOLANGE. — Avec des champignons et au madère !
JACQUES. — Ne m'énerve pas. Tu m'as affirmé que tu avais été le chercher, ce lapin, à l'autre bout de Paris, chez une amie de ta sœur... qui en fait l'élevage et les vend gratuitement...
SOLANGE. — Les vend gratuitement ? Curieuse expression !... Tu veux dire qu'on m'en a fait cadeau ?
JACQUES. — C'est du moins ce que tu m'as déclaré. Tu as prétendu que cet éleveur... en offrant aux amis de sa sœur, de ta sœur...
SOLANGE. — De notre sœur... Alors ? et après ?
JACQUES. — Après ? Ce lapin figure dans les comptes d'Alexandrie !
SOLANGE. — Drine ! Alexandrine !
JACQUES, *qui s'énerve de plus en plus.* — Si tu veux ! Il y figure pour une somme de 400 francs !
SOLANGE. — Le prix du chapeau !... Il y a eu confusion entre le lapin et le chapeau, voilà !
JACQUES. — Voilà ! C'est Alexandrine qui a été acheter ton chapeau au marché ? Solange, tu te paies ma tête !
SOLANGE. — Non ! Mon chéri ! J'estime ta tête à plus de 400 francs !
JACQUES. — Sais-tu ce que tu es ?
SOLANGE. — Je vais le savoir !
JACQUES. — Une petite menteuse. *(Petite protestation ironique de Solange.)* Des petits mensonges, pas graves, sans conséquence... c'est entendu ! Mais il y a là une sorte de manie agaçante, humiliante pour moi...

SOLANGE, *très calme.* — Jacques ! Je ne te permets pas de continuer sur ce ton !

JACQUES. — Tu dis ?

SOLANGE. — Je ne te permets pas ! Ces accusations sans preuves, sans objet...

JACQUES. — Sans preuve ? Vraiment ? Mettons de côté le chapeau et le manteau, et occupons-nous seulement du lapin ! De deux choses l'une : ou bien c'est un cadeau, et je te fais mes excuses. Mais dans ces conditions Alexandrine, en faisant figurer le lapin dans ses comptes, est une voleuse, et je mets immédiatement cette vieille et fidèle servante à la porte. Ou bien...

SOLANGE. — Ou bien ?

JACQUES. — Tu es obligée de reconnaître que ton imagination a été plus vite que ta réflexion et, sans dramatiser davantage, je te demanderai simplement, à l'avenir, de ne plus mentir. Il faut absolument mettre fin à ce désaccord qui règne entre nous et qui va grandissant de jour en jour !

SOLANGE. — Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

JACQUES. — Demander là, devant toi, des explications à Alexandrine.

SOLANGE. — Tu oserais ?...

JACQUES. — Qu'est-ce que tu crains, puisque tu as dit la vérité ?

SOLANGE. — Tu as raison ! Faisons venir Alexandrine... je vais la chercher.

JACQUES. — Non !

SOLANGE. — Tu renonces à la confrontation ?

JACQUES. — Non !... Seulement, je préfère l'appeler moi-même.

SOLANGE. — Bon ! Bon ! Décidément, la confiance règne !

JACQUES, *appelant, après avoir ouvert la porte qui donne sur la cuisine.* — Alexandrine !

VOIX D'ALEXANDRINE. — M'sieur m'appelle ?

JACQUES. — Voulez-vous venir un moment, Alexandrine ?

ALEXANDRINE, *entrant.* — Voilà ! Voilà ! J'arrive ! M'sieur et M'dame ont quelqu'un pour le dîner !

JACQUES. — Il ne s'agit pas de ça, Alexandrine !

ALEXANDRINE. — Alors, de quoi qu'y s'agit ?

Solange fait à Alexandrine, derrière le dos de Jacques, des signes qui semblent vouloir dire : « Taisez-vous, ne dites rien. » Alexandrine est tout éberluée.

JACQUES. — Ne faites pas une tête comme ça et écoutez-moi !

ALEXANDRINE. — J'écoute ! M'sieur ! J'écoute ! Mais je ne comprends pas ce que Madame...

Solange lui fait signe de se taire. Jacques se retourne sur Solange qui prend une attitude indifférente.

JACQUES. — Vous êtes une vieille servante, Alexandrine, j'ose dire une amie, presque une mère !

ALEXANDRINE, *baissant les yeux pudiquement.* — Oh ! M'sieur !

JACQUES. — Si ! Si ! Vous avez été pour ainsi dire ma nourrice.

ALEXANDRINE. — Nourrice ? Ça non ! Non ! J'ai toujours été pure ! Il n'y a jamais eu d'homme dans ma vie ! Faut pas dire une chose pareille ! *(Solange s'esclaffe.)* Ce n'est pas bien, Mada de se moquer !

JACQUES. — Mais madame ne se moque pas veux simplement que vous sachiez que madam moi, au contraire, nous vous aimons pro dément.

ALEXANDRINE. — Je n'en ai jamais do Monsieur. Ce n'est pas une raison pour faire cr à Madame que j'ai été votre nourrice ! J'a pas les menteries, moi ! Surtout sur des su comme ça !

JACQUES. — Bon ! Passons sur cette quest C'était une image pour dire que vous m'avez co tout petit !

ALEXANDRINE. — Oui ! Mais chacun tient à honneur... Pure j'ai été, pure je suis et pur reste ! Je ne veux pas que Madame l'ignore !

JACQUES, *exaspéré.* — Oh ! maintenant, à v âge !

ALEXANDRINE. — Même à mon âge ! C'est bien, Monsieur, de faire croire des choses qui sont pas ! Vierge j'ai été...

JACQUES. — Vierge vous resterez ! C entendu ! Vous n'avez pas été ma nourr Alexandrine ! Je vous fais mes excuses !

ALEXANDRINE. — C'est bon ! N'en pari plus. Mais la vérité, c'est la vérité... et j'aime la vérité.

JACQUES. — Et moi autant que vous, Alexandrine.

ALEXANDRINE. — On ne le dirait pas. Te d'insinuer...

SOLANGE. — Tu n'en sortiras pas, mon ami

JACQUES. — Solange ! Laisse-moi parler, t'en prie ! Donc, Alexandrine, puisque vous n aimez bien...

ALEXANDRINE, *méfiante.* — J'ai pas dit C'est vous qui m' l'avez dit, que Madame et v m'aimiez bien !

JACQUES. — Alors, vous ? Vous ne nous ai pas ?

ALEXANDRINE, *sur ses gardes.* — Je n'ai dit ça non plus !

SOLANGE. — Je te dis, mon ami, que tu sortiras pas.

JACQUES. — Allez-vous, à la fin du compte, laisser placer un mot !

ALEXANDRINE. — Moi ! Je ne demande mieux. Seulement, faut dire ce qui est !

JACQUES. — C'est justement cette vérité vous est si chère que je recherche, Alexandri

ALEXANDRINE. — Alors, de quoi qu'y s'agit

SOLANGE. — Parle, mon ami ! Parle, explic toi ! Si tu peux !

Solange fait à nouveau des signes désesp à Alexandrine, de plus en plus abrutie

JACQUES, *à Solange.* — Je peux, mais à condition de pouvoir parler. *(A Alexandrin* Voilà ! Alexandrine, il y a entre Madame et un différend ! Oh ! un petit... un tout petit férend !

ALEXANDRINE, *sur ses gardes.* — M'sieur !

JACQUES. — Alors j'ai besoin, tout en vous surant sur votre propre compte, vous me com nez bien ?

LEXANDRINE. — Non, M'sieur !

CQUES, *qui visiblement s'énerve de plus en* — J'ai besoin que vous me disiez la vérité, e la vérité, rien que la vérité !

LEXANDRINE, *qui cherche à comprendre les es de Solange.* — Oui, M'sieur ! *(Solange ait des signes de dénégation.)* Non, M'sieur !

CQUES. — Oui, M'sieur ! Non, M'sieur ! Enfin, oui ou non ?

LEXANDRINE, elle ne sait plus que dire. — M'sieur !

CQUES. — Puisque vous avez perdu votre ue, j'aime autant en effet que vous répondiez oui ou par non ! ça simplifiera tout !

LEXANDRINE, *avec un réflexe d'effroi.* — Oui, eur !

CQUES. — Et n'ayez pas peur comme ça !

LEXANDRINE. — Oui, M'sieur !

OLANGE. — Je te dis que tu ferais mieux...

CQUES. — Zut, toi ! Alexandrine, avez-vous e livre de comptes ?

LEXANDRINE. — Non, M'sieur ! Si ! Je l'ai ours sur moi !

CQUES. — Passez-le-moi !

LEXANDRINE. — Oui, M'sieur !

Elle tend le livre.

CQUES. — Et ne dites pas toujours : « Oui, eur ! »

LEXANDRINE. — Oui, M'sieur !

CQUES. — Ce lapin ! Ce lapin marqué francs ! C'est bien vous qui l'avez acheté ?

Solange fait des signes désespérés, mais Alexandrine est complètement déroutée.

LEXANDRINE. — Oui, M'sieur !

Elle est prête à pleurer.

CQUES. — Mais il n'est pas cher, votre lapin, ez pas peur !

LEXANDRINE. — Sûr qu'il n'est pas cher ! C'est out petit lapineau, mais il est bien dodu, bien . M'sieur et M'dame savent bien que je suis leur intérêt... *(Elle a des sanglots dans la .)* et que... je ne leur... ferais pas manger mauvaise marchandise.

La malheureuse est prête à éclater en sanglots.

CQUES. — Alexandrine, la question n'est pas Madame me dit que c'est elle-même qui a rté le lapin.

OLANGE, *indignée.* — Moi ?

CQUES. — Tu n'as pas dit ça ?

OLANGE, *après réflexion.* — Si !

CQUES. — Alors, ce que je veux obtenir de , Alexandrine, et vous allez me répondre par ou par non, c'est de savoir si vous avez acheté -même le lapin...

LEXANDRINE. — Oui, M'sieur ! *(Solange fait ignes de dénégation.)* Non, M'sieur !

CQUES. — Réfléchissez bien ! C'est très grave. otre réponse dépend le bonheur de madame mien. Est-ce vous qui avez acheté vous-même pin ?

LEXANDRINE, *qui ne sait plus ce qu'elle doit faire.* — Mais enfin, qu'est-ce que vous avez donc après moi, aujourd'hui ?

JACQUES, *qui se rend compte du jeu de Solange.* — Solange, met-toi ici, en face de moi, à côté d'Alexandrine ! *(Avant d'exécuter ce déplacement, Solange fait des signes désespérés, mais incohérents à Alexandrine, qui, complètement perdue, se met à pleurer doucement.)* Eh bien, Solange !

SOLANGE. — Voilà, j'y suis !

JACQUES, *très doux.* — Alexandrine ! Voyons... ne pleurez pas ! Ce n'est pas grave. Répondez-moi : avez-vous acheté vous-même ce lapin ?

ALEXANDRINE, *sur un regard de Solange.* — Non, M'sieur !

SOLANGE, *triomphante.* — Ah !

JACQUES. — Alors, vous avouez ?

ALEXANDRINE. — Quoi qu'y faut avouer encore ?

Elle sanglote.

SOLANGE. — Tu vois bien que tu abrutis cette pauvre femme !

JACQUES. — Ah ! Toi, laisse-moi ! Vous vous rendez compte de votre aveu, Alexandrine ?

ALEXANDRINE, *pleurant.* — Faut-y arriver à mon âge pour entendre ça !

JACQUES. — Réfléchissez bien, Alexandrine. Si vous avez inscrit sur votre carnet que vous avez acheté un lapin, alors que c'est madame qui l'a rapporté, c'est que vous êtes... je n'ose dire le mot !

ALEXANDRINE. — Faut pas le dire, Monsieur ! Faut pas !

JACQUES. — C'est que vous êtes une malhonnête femme !

ALEXANDRINE, *en s'effondrant.* — Oui M'sieur ! *(Effondrée :)* J'avais bien entendu la première fois...

JACQUES. — C'est bien, Alexandrine... Retournez à votre cuisine. Quand vous serez remise de vos émotions, nous tirerons les conclusions de cet entretien.

ALEXANDRINE, *en larmes.* — Rien ne m'aura été épargné... Rien ! C'est dur à mon âge ! Nourrice et voleuse ! Après toute une vie... exemplaire !

JACQUES, *plus doux.* — Allons ! Retirez-vous... Alexandrine, retirez-vous !

ALEXANDRINE, *elle s'en va en s'épongeant les yeux avec le coin de son tablier.* — Oui, M'sieur ! *(Très petite fille :)* J'aurais jamais cru ça de Monsieur et de Madame... quand je pense que je vous ai connu tout petit...

La voix se perd.

JACQUES, *après avoir arpenté la pièce sous l'œil un peu narquois de Solange.* — Tu triomphes ?

SOLANGE. — La brave femme !

JACQUES. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

SOLANGE, *très simple.* — Ça veut dire qu'Alexandrine est un brave cœur, ça veut dire qu'elle se laisse accuser à ma place !

JACQUES. — Quoi ?

SOLANGE. — Ça veut dire que tu as raison, mille fois raison ? Je suis une menteuse... J'ai raconté sans savoir pourquoi... pour le plaisir... pour une

ridicule satisfaction d'amour-propre... que j'ai été chercher le lapin chez une amie. J'ai eu besoin de te bluffer comme une enfant de douze ans, là, tu es content !

JACQUES, *avec un bon sourire sur lequel Solange se méprend.* — Oui !

SOLANGE. — Ah ! Tu peux l'être ! Je suis prise... prise au jeu ! Je ne pouvais tout de même pas laisser se perdre dans ton estime cette pauvre et vieille amie. Il me reste à lui demander pardon et à la consoler.

Elle se dirige vers la cuisine.

JACQUES. — Attends ! Laisse-la se calmer ! Nous avons le temps de lui dire nos regrets.

SOLANGE. — Tu veux jouir de ton triomphe sur moi ? Oh ! Je n'ai pas d'excuses, sauf celle peut-être de vouloir mentir pour paraître plus brillante à tes yeux.

JACQUES, *très attendri.* — Écoute, Solange ! Si je t'ai dit, il y a un instant, que j'étais content, ce n'est pas d'avoir eu raison de toi. C'est ton cri du cœur qui m'a fait plaisir. « La brave femme ! » Ça, c'était chic, et pour moi une joie profonde. Tu es une bonne nature, et cette constatation a beaucoup plus d'importance que le défaut dont je tenais à te corriger. Je voudrais que tu comprennes bien la cause profonde qui m'a fait te taquiner, te persécuter, si tu veux... cette cause, c'est uniquement ma tendresse sans bornes à ton égard. C'est vrai ! Mon amour pour toi est si grand, si parfait, que j'ai comme un besoin impérieux de te voir toi aussi parfaite... tout le mystère est là !... La plus légère fêlure peut...

SOLANGE. — Inutile de poursuivre, mon chéri ! J'ai compris. La bonne foi confiante et naïve de cette brave femme a été pour moi une telle leçon que je me crois guérie à tout jamais de cette manie. Il est hors de doute que j'avais là en moi une tare aussi ridicule que blessante pour toi...

JACQUES. — Oh ! N'exagérons rien !

SOLANGE. — Si ! Si ! Je tiens à te le dire, je me rends compte de t'avoir souvent manqué de respect.

JACQUES. — De respect ? Chut ! Tu me vieillis !

SOLANGE. — Il ne s'agit pas de ça. C'est manquer de respect que de trahir ainsi l'homme que l'on aime, car je t'aime, tu le sais ?

JACQUES, *souriant.* — Mais oui !

SOLANGE. — Tu n'en doutes pas ?

JACQUES. — Je n'en ai jamais douté ; la question n'est pas là.

SOLANGE. — Ah si ! Justement, elle est là ! Tu vas voir. Pour te prouver que je suis décidée à ne plus recommencer... à profiter de la leçon... que je suis guérie et bien guérie... je tiens à te faire tout de suite l'aveu d'un autre mensonge.

JACQUES, *inquiet.* — Ah ! Qu'est-ce que tu vas m'apprendre ?

SOLANGE. — Oh ! rien de grave, tranquillise-toi !

JACQUES, *soudain grave.* — Je t'écoute !

SOLANGE. — Eh bien, voilà ! Tout à l'heure je t'avais dit que nous allions chez Mathilde, la cousine de Yolande !

JACQUES. — Oui ! Et ce n'est pas ça ?

SOLANGE. — C'est-à-dire... ce n'est pas à fait ça... Je vais bien retrouver Yolande, ce n'est pas pour aller chez Mathilde.

JACQUES, *l'observant très sérieusement.* — C'est pour aller où ?

SOLANGE, *cherchant la manière la plus gen* — Ce n'est pas très commode à dire. Yolan euh !...

Elle s'arrête.

JACQUES. — Eh bien ?

SOLANGE. — Yolande a un ami !

JACQUES. — Un amant !

SOLANGE, *tout sourire.* — Oui, Jacques s'appelle Jacques... comme toi !

JACQUES. — J'en suis ravi !

SOLANGE. — Et il a une Rolls !

JACQUES. — De mieux en mieux ! Et c'es Jacques que vous allez retrouver ?

SOLANGE. — Oui !

JACQUES. — Et ce monsieur a un camarad

SOLANGE. — Naturellement ! Polo !

JACQUES, *avec mépris.* — Polo !... Solan Polo ! Et naturellement aussi, vous allez tou quatre faire un tour au Bois... dans la Roll

SOLANGE. — Naturellement !

JACQUES. — Au Bois !... En attendant mie

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu vas imagir Ah ! non, non, tu n'es pas chic ! Pour une que je veux être franche, mais là, tout à franche, tu me le fais regretter.

JACQUES. — Ne détourne pas la conversatic son objet.

SOLANGE. — Je ne détourne rien du tout, tu ne vas tout de même pas me faire dire que un amant. Je ne le connais pas, ce Polo... j l'ai jamais vu... enfin, à peine... entrevu co ça, une fois ou deux... ou trois ! Enfin, veu que je sois franche désormais, oui ou non ? veux, je ne dirai plus rien, jamais plus !

JACQUES. — Non ! Non ! Continue !

SOLANGE. — Ben ! C'est tout !

JACQUES. — C'est tout ! *(Un temps.)* Et a-t-il lieu, ce rendez-vous ?

SOLANGE. — A deux pas d'ici ! Au mét Ranelagh !

JACQUES, *qui veut prendre un air détach* Fort bien ! Dans combien de temps ? Je ne drais pas te mettre en retard.

SOLANGE. — Oh ! j'ai tout le temps, dans demi-heure ! *(Elle regarde sa montre.)* 3 heu C'est ça, à 3 heures et demie !

JACQUES. — Et vous avez rendez-vous là, co ça, tous les quatre ?

SOLANGE. — Tous les quatre ! Yolande est exacte. Eux aussi d'ailleurs. Et puis ils faciles à reconnaître. Lui, l'amant de Yol est tordant. C'est un petit gros, un peu ridi avec des lunettes, mais il est très gentil... rigolo, un garçon très franc et qui aime Yolande. Enfin... il le prétend !

JACQUES. — Et l'autre ?

SOLANGE. — L'autre ? Oh ! Je te l'ai di n'ai fait que l'entrevoir !

JACQUES. — Une fois ou deux !... ou troi

OLANGE. — Ou trois !... Oh ! *(Elle rit.)* Mais parole ! Mon pauvre Jacques ! Tu es jaloux !

ACQUES. — Nullement ! Je n'ai aucune raison me méfier de toi ! Pourquoi voudrais-tu que... ! Non ! Continue... dis-moi comment il est, tre... le copain !

OLANGE, *enthousiasmée.* — Un grand, à che- x noirs, type gigolo, un peu espagnol ! Assez u ! Assez drôle, mais... insignifiant, je te jure, gnifiant... ! du moins à mes yeux !

ACQUES. — Je l'espère ! J'ai confiance en toi, chérie !

OLANGE. — Et tu as raison ! Mentir, oui ! is te tromper, c'est une autre histoire !

ACQUES. — Je te crois, ma chérie, je te crois, pour te prouver ma confiance et le désir que de ne pas te retarder davantage... je vais te ser t'habiller. D'ailleurs j'ai assez perdu de ps avec cette sotte histoire de lapin... je nferme dans mon bureau, j'ai du travail à miner et peut-être une petite course à faire. ez ! Au revoir, ma chérie, ne rentre pas trop d pour dîner !

OLANGE. — Entendu !... Tu ne m'embrasses ?

ACQUES. — Si... si... pardon... A ce soir et après-midi !

OLANGE. — Merci !... Et tu ne m'en veux pas r le lapin ?

ACQUES, *avant de disparaître.* — Non... fini... is... quand même, pas trop de blagues avec le u brun, type gigolo...

OLANGE. — Grand jaloux !... Sois tranquille ! e ! Bye ! *(Elle lui envoie un baiser. Restée le, elle murmure sincèrement attendrie, dans direction de son mari :* Pauvre chou ! *Puis va appeler Alexandrine.)* Alexandrine ! nez vite !

LEXANDRINE, *entrant.* — Qu'est-ce qu'il y a ore ?

OLANGE. — Ma pauvre Alexandrine ! Je vous mande pardon ! Vous avez été très chic tout heure. Je vous remercie.

LEXANDRINE. — Ce qui m'a le plus vexée, st que Monsieur a voulu vous faire croire que vais été une fille-mère...

OLANGE, *riant.* — Mais non... Mais non !... e, allez me chercher ma robe ! *(Alexandrine t aussitôt.)* Je n'ai plus une minute à perdre... est mon rouge à lèvres ? Voilà ! *(Elle se quille, et Alexandrine revient.)* Bon... Vous z m'aider ! Je finirai de me maquiller tout heure... *(Elle prend sa robe et passe soit derre un paravent, soit dans la pièce à côté. Le éphone retentit.)* Répondez, ma bonne Alexane !

LEXANDRINE. — « Allôô ! Allô !... Si, si, elle là, elle s'habille ! »

OLANGE. — Qui est-ce ?

LEXANDRINE. — C'est M^lle^ Yolande !

OLANGE. — Qu'est-ce qu'elle veut ?

LEXANDRINE. — « Qu'est-ce que vous vou- ? » Elle demande si vous en avez pour longps.

OLANGE. — Où est-elle ?

LEXANDRINE. — « Où êtes-vous ?... Oui... Comment ? Ben, en voilà une idée... C'est-y que vous vous gêneriez pour moi... »

SOLANGE. — Qu'est-ce qu'elle dit ?

ALEXANDRINE. — Elle dit qu'elle est en bas...

SOLANGE. — Elle est idiote. Pourquoi ne monte-t-elle pas ?

ALEXANDRINE. — C'est ce que je lui dis : « Madame dit que vous êtes idiote, que vous n'avez qu'à monter. »

SOLANGE, *riant.* — Voyons, Alexandrine...

ALEXANDRINE. — Elle rigole comme une baleine ! *(Dans l'appareil :)* « C'est bon ! Montez ! On vous attend ! » *(Elle raccroche et passe derrière le paravent ou dans la pièce voisine.)* Faut-y vous aider ?

SOLANGE. — Si vous voulez... mais je crois que c'est terminé ! Voyez... si tout va bien...

Elle revient en scène.

ALEXANDRINE. — Ce que Madame est jolie comme ça ! Attendez... là !

Elle arrange un peu la robe et prête la dernière main.

SOLANGE. — Bon ! L'ascenseur s'arrête ! Allez lui ouvrir !

Et elle s'installe à nouveau à sa table de maquillage. Entrent Yolande et Alexandrine.

ALEXANDRINE. — Entrez, mademoiselle Yolande... *(A Solange :)* Vous n'avez plus besoin de moi ?

SOLANGE. — Non, Alexandrine... Merci !

Alexandrine sort.

YOLANDE. — Alors... tu es prête ?

SOLANGE. — Une seconde... et j'ai fini... mais je devais te retrouver au métro !

YOLANDE. — J'étais en avance. J'ai préféré venir te chercher.

SOLANGE. — J'ai eu peur. J'ai cru qu'il y avait quelque chose de cassé.

YOLANDE. — Rassure-toi. Jacques et Polo, dans dix minutes, seront au rendez-vous.

SOLANGE. — J'ai hâte d'y être. J'ai fini. Regarde ! *(Elle se retourne et offre son visage à Yolande.)* Ça va ?

YOLANDE. — Tu es terriblement maquillée, mais ça ne te va pas mal.

SOLANGE. — Je veux être belle, irrésistible !

YOLANDE. — Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es amoureuse de Polo ?

SOLANGE. — Nullement ! Mais la vie est belle !

YOLANDE. — Aujourd'hui plus qu'hier ?

SOLANGE, *elle fouille dans son sac.* — Oui !

YOLANDE. — Explique-toi !

SOLANGE. — Mon mari me donne toute ma liberté.

YOLANDE. — Toute ta ?... Je ne comprends pas.

SOLANGE. — C'est pourtant très simple ! A l'occasion d'une petite querelle — tu sais que j'aime faire des petits mensonges — pour tout et pour rien, pour la moindre bricole...

YOLANDE. — Si ça te fait plaisir !

SOLANGE. — Sans ça, je ne le ferais pas ! Donc,

tout à l'heure, mon mari m'a provoquée et m'a mise au défi de lui dire toujours la vérité.

YOLANDE, *vaguement inquiète.* — Alors ?

SOLANGE. — Alors ? Piquée au jeu, je lui ai tout dit.

YOLANDE. — Tout quoi ?

SOLANGE. — Que nous avions rendez-vous au Ranelagh avec deux camarades pour aller au Bois !

YOLANDE. — Tu as dit...?

SOLANGE, *elle répète.* — Que nous avions rendez-vous dans dix minutes !

YOLANDE. — Mais, ma parole, tu es devenue folle !

SOLANGE. — Folle ? Pourquoi ? Il n'y avait pas de mal à ça ! Réfléchis ! Toi, tu es libre et tu as parfaitement le droit d'avoir un amant.

YOLANDE. — Car en plus, tu lui as dit que j'avais un amant !

SOLANGE. — Oui ! *(Yolande a un geste de souverain mépris mêlé de colère, mais, toute à son affaire, Solange poursuit:)* Quant à Polo, il n'est rien pour moi, pas même un camarade, je le connais à peine ! Alors, il n'y avait aucune raison pour mentir.

YOLANDE. — Aucune raison ! Et c'est toi qui me dis ça ! Comme s'il fallait une raison pour mentir !

SOLANGE. — La preuve que j'ai bien fait, c'est que mon mari a très bien pris les choses...

YOLANDE. — Il a même été content, je parie !

SOLANGE. — Pas jusque-là, mais il n'a pas attaché d'importance à cette promenade, et moi, je peux bien te l'avouer ! Tout au fond de moi-même, je suis contente, comme délivrée. Au fond, ça m'ennuyait de lui cacher quelque chose, à ce pauvre chou !

YOLANDE. — C'est admirable ! Si je m'attendais à ça ! Nous voilà dans un drôle de bain !

SOLANGE. — Comment ça ?

YOLANDE. — Tu ne vois donc pas que ton mari t'a tendu un piège et que tu as donné dedans tête baissée ?

SOLANGE, *très affirmative.* — Un piège ! Sûrement pas !

YOLANDE. — Pauvre petite ! On peut dire, toi, que tu connais bien les hommes ! Tiens, je suis sûre qu'il y est, au rendez-vous, à nous guetter !

SOLANGE, *ironique et sûre d'elle.* — Vraiment ?

YOLANDE. — Je le parierais !

SOLANGE. — Eh bien, s'il nous suit, tant mieux, il verra qu'il n'y a rien de mal et que nous allons vraiment au Bois.

YOLANDE. — En attendant, sa jalousie est éveillée. Polo n'est qu'un camarade, d'accord ! mais désormais je te plains, ma petite ! Tu vas être épiée, surveillée à chaque heure du jour.

SOLANGE, *vaguement inquiète à son tour.* — Non ?... Tu crois ?

YOLANDE. — Tu commences à réaliser ! *(Imitant Solange:)* « Mon mari m'a donné ma liberté ! » Elle est fichue, ta liberté, c'est moi qui te le dis ! Ah ! Tu t'es ménagé un bel avenir ! D'un homme confiant tu t'es donné un tyran, qui va passer son temps à te suspecter, à te poser des questions. Ah ! J'adore ta franchise !... préférais tes mensonges !

SOLANGE. — N'exagère pas...

YOLANDE. — Tu es magnifique d'inconscien Et, en plus, lui raconter que j'avais un ama C'est charmant ! Tu as une façon bien à toi garder les secrets de tes amis.

SOLANGE. — Excuse-moi !... Je n'ai réfléchi.

YOLANDE. — C'est ce que je te reproche ju ment ! Ne tenons même pas compte de ça ! M pour ce qui est de ton propre intérêt, tu as une gaffe ! et de taille !

SOLANGE. — Tu es sûre qu'il va nous suiv

YOLANDE. — Pas l'ombre d'un doute !

SOLANGE. — Il m'a dit qu'il travaillait dans bureau... Si j'allais voir !

YOLANDE. — C'est ça ! Pour lui donner l'éve D'ailleurs, ce n'est pas la peine, regarde *(Elle à la fenêtre.)* Tu le vois, là-bas, qui file dan direction du Ranelagh ! Te voilà fixée !

SOLANGE, *sidérée.* — Par exemple !... Ah ! m'apprendra à être franche ! Ah !... qu'es que nous allons faire ?

YOLANDE, *qui réfléchit.* — Est-ce que je sa Ne pas y aller, ça ne changera rien ! Y a seules, il comprendra que nous nous som méfiées, et, de toute manière, comment empêcher d'aller au rendez-vous ?... Atten J'ai une idée !... Mathilde !

SOLANGE. — Quoi, Mathilde ?

YOLANDE. — Elle habite à deux pas d'ici. *(va vers le téléphone.)* Oui ! Mais elle n'a pa téléphone. Tant pis, j'y vais !

SOLANGE. — Que vas-tu faire ?

YOLANDE. — Je te le dirai après, il n'y a une minute à perdre. Ton mari n'a jamais Mathilde ?

SOLANGE. — Non !

YOLANDE. — Attends-moi ici ! Je suis de ret dans cinq minutes ! Et si ton mari revient av moi, ne lui dis surtout pas que tu m'as vue.

SOLANGE. — Sois tranquille !

YOLANDE. — Je file ! A tout de suite !

Elle sort.

SOLANGE, *seule, réfléchit une seconde en re dant à la fenêtre, puis va à la porte donnant l'office et appelle.* — Alexandrine ! Alexandri

Entre Alexandrine, qui a un œil au be noir.

ALEXANDRINE, *boudeuse.* — Madame m'a ap lée ?

SOLANGE, *nerveuse.* — Oui ! Alexandri Entrez !

ALEXANDRINE. — C'est-y encore pour traiter de fille-mère ou de voleuse ?

SOLANGE. — Ne pensez plus à ça, ma bo Alexandrine !... Je vous expliquerai.

ALEXANDRINE, *avec un clin d'œil complice* Que Madame ne se donne pas la peine, j'ai compris.

SOLANGE. — Comment ça ?

ALEXANDRINE. — J'avais tout deviné... mai ne savais plus comment m'en sortir... alo j'ai préféré me froisser et me mettre à p

Mais c'était de la frime pour tout embrouiller
rer Madame du pétrin.
OLANGE, *qui n'en revient pas.* — Par exemple...
s êtes plus forte que moi, Alexandrine !
LEXANDRINE. — Dame ! On observe ! Il y a
longtemps déjà que Madame a l'habitude de
des petits mensonges comme ça, pour sa
sfaction personnelle !
OLANGE. — Oh ! Alexandrine !
LEXANDRINE. — Faut pas que Madame se
ne, puisque j'ai tout pris sur moi !
OLANGE. — C'est vrai... je vous remercie
ore, Alexandrine !
LEXANDRINE. — C'est bien naturel... je suis
fine mouche, et puis, entre femmes, faut bien
tr'aider.
OLANGE. — Ce n'est pas tout ça, Alexandrine...
choses ont pris un tour imprévu !
LEXANDRINE. — Ça, je le sais aussi. Monsieur
nt de partir en colère.
OLANGE. — Ah ! Parlez ! C'est justement ce
je voulais savoir.
LEXANDRINE. — Eh bien, voilà ! Après la
ite dispute, Monsieur était rentré dans son
eau... il avait l'air tranquille ! Il est ressorti
sque aussitôt et est venu jusque dans ma cui-
e. Même que j'ai failli recevoir la poignée de
porte dans mon œil, qui regardait par le trou
la serrure. Vous comprenez ! Une fine
uche...
OLANGE. — Oui... oui... alors ?
LEXANDRINE. — Cette fois, Monsieur avait
ir furieux. Il avait dû réaliser, comme on dit
ns le monde !
OLANGE. — Réaliser quoi ?
LEXANDRINE. — Ben ! Qu'il était dans le
emin d'être cornifié...
OLANGE. — Alexandrine, je ne vous permets
s de supposer que je pourrais tromper Monsieur.
LEXANDRINE. — Oh ! J'ai pas dit que Madame
urrait tromper Monsieur. J'sais bien que non.
ais que Madame se mette à la place de Mon-
ur. Il a pu croire, lui. Toujours est-il, c'est
'Monsieur est parti rouge comme une belle
nate de plein été et en marmonnant.
OLANGE. — Et en marmonnant quoi ?
LEXANDRINE. — Je n'oserais pas vous le répé-
... Il vous a baptisée de petits noms d'oiseaux
e je peux pas vous dire... Puis il s'est mis à
ciférer qu'il allait faire prendre Madame en
grant dédit... *(Elle prononce « dédit »)*... pour
divorce, qu'il a ajouté !
OLANGE. — Un divorce !
LEXANDRINE. — Oui ! Même qu'il m'a
mandé le nuaire du téléphone. *(Elle prononce : le nuaire* ».) Il cherchait une agence qu'y a,
raît-il, dans le quartier. Je crois qu'il a dit :
gence Paul.
OLANGE, *écœurée.* — Une agence !... Oh !
LEXANDRINE. — Alors Monsieur est rentré
ns son bureau pour téléphoner, puis il est
ssorti aussitôt en disant... « m..., enfin, zut !...
téléphone est auprès de cette chamelle !... » sauf
t' respect, c'est vous la chamelle, et il a ajouté
faut que j'aille téléphoner du tabac ». Et il est
rti tout courant, sans son chapeau et en me
criant, avant de claquer la porte, « surtout, Alexandrine, ne dites rien à Madame ! » C'est pour ça que je n'ose pas dire les choses tout comme elles sont !

SOLANGE, *allant et venant dans la nervosité.* — Un vrai goujat ! Moi qui n'avais pas la moindre arrière-pensée ! Oh ! mais j'en aurai maintenant, j'en aurai des arrière-pensées et le reste !

ALEXANDRINE. — Si Madame me permet de dire mon arrière-pensée !

SOLANGE. — Oui ! Mais dites-la vite !

ALEXANDRINE. — M'est avis que le pauvre Monsieur était tout bouleversé, même qu'y m'a fait de la peine. Si j'ai tout dit à Madame, c'est que j'aime bien Monsieur et Madame, et si Madame me permet de lui donner un conseil...

SOLANGE. — Non ! Gardez-le pour vous, ma bonne Alexandrine !

ALEXANDRINE. — Bien, Madame ! Ce que j'en disais... c'est pour vous deux. Moi... la fine mouche...

SOLANGE. — J'entends la porte. C'est Monsieur qui rentre. A mon tour de vous donner un conseil : retournez à la cuisine et n'en bougez plus !

ALEXANDRINE. — Bien, Madame, bien, j'y vais ! Et dire que tout ça, c'est à cause de ce cochon de lapin !

Elle sort. Juste en même temps, Jacques rentre par l'autre porte. Solange a eu le temps de se replacer devant sa glace dans la position qu'elle occupait au début.

SOLANGE, *elle chantonne pour cacher sa nervosité.* — Alexandrine ! Alexandrine où j'ai grandi... *(Elle se tourne au bruit.)* Tiens ! D'où viens-tu ? Tu étais sorti ?

JACQUES. — Oui ! Non !

SOLANGE. — Oui ou non ?

JACQUES. — Si ! Rien ! au bureau de tabac. Je n'avais plus de cigarettes !

SOLANGE. — Tu en fais une drôle de tête pour me dire ça !

JACQUES. — Moi ! Pas du tout ! C'est toi qui as une drôle de tête !

SOLANGE. — Comment ça ?

JACQUES. — Avec ton maquillage... outrancier !

SOLANGE, *affectant le plus grand calme.* — Il ne te plaît pas ?

JACQUES, *affirmatif.* — Tu allais sortir !

SOLANGE. — Non... Pas tout de suite. J'attends Yolande pour aller chez Mathilde... je te l'ai dit tout à l'heure...

JACQUES. — Ah ! non, tu viens de m'avouer que ta première version était un mensonge, qu'en réalité tu allais au Bois avec l'amant de Yolande et je ne sais quel camarade à toi !...

YOLANDE. — Eh bien ! Je t'ai menti !

JACQUES. — A la deuxième version ?

SOLANGE. — A la deuxième !

JACQUES. — Alors tu mentais encore au moment où tu jurais de ne plus jamais le faire... mais quand cesseras-tu de mentir ?

SOLANGE, *très calme.* — Quand tu cesseras de m'embêter.

JACQUES. — Mais, sacrebleu ! si je t'ai embêtée, c'est justement parce que tu mentais. Ma petite

Solange, cette fois, je ne marche plus. Tu as laissé échapper la vérité tout à l'heure, dans un élan de franchise. Maintenant tu te repens et tu te rétractes, mais tout indique... tiens, rien que ton maquillage ridicule, tout indique que tu allais sortir au Bois... avec je ne sais quel zazou... mais sois tranquille, je le saurai bientôt !

SOLANGE. — A ton aise... je te préviens toutefois que la guerre est ouverte entre nous. Je t'ai dit la vérité... toute la vérité, je le jure... je vais avec Yolande chez Mathilde...

JACQUES. — C'est faux. Tu mens encore ! Je ne peux plus te croire !

SOLANGE. — Comme tu voudras !... Mais puisque tu as perdu toute confiance en moi, à l'avenir j'agirai en conséquence.

JACQUES. — Curieuse logique... Mais cette fois c'est fini, je ne me laisserai pas intimider. J'ai acquis la certitude que tous tes petits mensonges en couvraient de plus graves. J'ai été trop longtemps aveugle. J'aurai dû me méfier... Mais tu as beau faire et beau dire, la vérité éclate !

SOLANGE. — La pauvre !

JACQUES. — Qui vole un œuf vole un bœuf ! Mais c'est fini, je suis résolu à mettre le fer dans la plaie... coûte que coûte... tu entends, coûte que coûte !

SOLANGE. — J'entends... coûte que coûte ! *(Sonnerie du téléphone. Jacques hésite entre l'intérêt de la discussion et le téléphone.)* Eh bien, réponds !

JACQUES, *il réalise et se précipite littéralement sur l'appareil.* — Tu as raison ! *(Il décroche.)* « Allô ! Allô ! L'agence Paul ? *(Il se reprend :)* Monsieur Paul ? Alors ? Hein, quoi ? Il n'y a personne ! Voyons, je vous ai bien dit... »

SOLANGE. — Une jeune femme élégante, blonde !

JACQUES, *répétant bêtement.* — « Une jeune femme élégante... »

SOLANGE. — Avec un manteau vert amande...

JACQUES, *même jeu.* — « Avec un manteau... » *(Se ravisant :)* Oh ! Toi, tais-toi !

SOLANGE, *continuant.* — Deux messieurs ! L'un gros et jovial, l'autre type gigolo argentin, et une Rolls dans les parages !

JACQUES. — Est-ce que tu vas me laisser téléphoner tranquillement ?

SOLANGE. — Va ! Va ! Mon ami ! Renseigne-toi !

JACQUES. — « Allô ! Allô ! Vous dites ? Il n'y a absolument personne, pas de voiture à proximité du métro ? »

SOLANGE. — Du métro Ranelagh !

JACQUES. — « C'est bien au métro Ranelagh que vous êtes ? Bien ! Bien ! Alors rien ? Dommage ! Dommage ! »

SOLANGE. — Comment dommage ?

JACQUES. — Oh ! Tu me fais dire des bêtises ! « Qu'est-ce que je dis ? Rien ! Continuez votre faction... un moment encore ! Entendu ! »

Il raccroche.

SOLANGE, *riant aux éclats.* — Qu'il ne se donne pas cette peine, ton détective ! Personne n'y viendra, au métro Ranelagh...

JACQUES. — Ah ! Tu as compris...

SOLANGE. — Que tu avais voulu me fa suivre ! Bien sûr !

JACQUES. — Alors... tu as voulu me faire m cher ? *(Elle hausse les épaules.)* Ah ! C'est for très fort... Tous mes compliments !

SOLANGE. — Voilà ce que c'est que de ne croire à mes mensonges !

JACQUES. — Viens là, près de moi ! *(Il lui pr les mains.)* Pourquoi as-tu fait ça, dis ? Po quoi ?

SOLANGE. — Pour te donner une leçon confiance en moi ! Il faut toujours croire femmes aveuglément, même lorsqu'elles ment Toi qui aimes tant les citations... Ne te souviens pas que Musset a dit : « Etes-vous sûr que t ment dans une femme lorsque sa langue ment Tu as eu tort de douter de moi, voilà tout ! S tout pour des comptes de cuisine !

JACQUES, *qui reste soupçonneux.* — Sac gamine... Mais... tu es bien... bien sûre que n'avais pas rendez-vous au Bois avec ?...

SOLANGE. — Jacques ? Polo ? N'existent pa Des mythes !

JACQUES. — Alors, le rendez-vous ?

SOLANGE. — Je te dis et te répète que Yolan doit venir me prendre ici. Elle tarde d'aille Que peut-elle bien faire ? *(Sonnerie à la port* Tiens ! On sonne ! Je te parie que c'est e *(Entre Yolande.)* Ah ! Te voilà, Yo... Je t'att dais !

YOLANDE, *elles ont échangé un regard à dérobée.* — Je suis un peu en retard. Excu moi !

SOLANGE. — Nous allons chez Mathilde ?

YOLANDE. — Tu le sais bien ! Pourquoi dis-tu ça ?

SOLANGE. — Pour rien ! Pour monsieur... a besoin de savoir ! Tu connais Polo ?

YOLANDE. — Polo ? Tu as acheté un nouve chien ?

SOLANGE. — Jacques t'expliquera pendant je vais chercher ma cape. A tout de suite !

YOLANDE. — Dépêche-toi ! Mathilde doit n emmener chez Lanvin. Il y a une présentation toilettes d'été sensationnelle !

SOLANGE. — Je ne fais qu'un saut ! *(A Jacq avant de sortir :)* Tu es rassuré ?

JACQUES. — Je n'ai jamais été inquiet !

SOLANGE. — Menteur ! Et dire que ça veut donner des leçons de franchise !

JACQUES. — Attends... *(Il se dirige vers e lui prend la main.)* Pardon !

SOLANGE, *un peu interdite.* — Non ! Ne pas ça !

JACQUES. — Si... pardon !... J'ai été bien pu J'ai souffert, tu sais... Allez va ! Sauve-toi !

Il la pousse dehors.

YOLANDE. — Qu'est-ce qu'il y a eu en Solange et vous, Jacques ?

JACQUES. — Ne m'en parlez pas. Je vi d'avoir avec Solange une grosse querelle, que bêtement provoquée. Elle vous en dira elle-mê les détails. Avec ma manie, la manie qu'ont t les hommes, surtout quand ils vieillissent, de v

edresser les torts des femmes, j'ai voulu cher de me dire de ces petits mensonges iens qui font son bonheur.

ANDE, *l'interrompant.* — Nous sommes comme ça ! Alors ?

UES, *très contrit.* — Alors ! Elle m'a té de toutes pièces un de ces mensonges, x, celui-là, propre à me faire regretter tous utres. J'ai cru entrevoir une effrayante ! *(Il pousse un grand soupir.)* Oh ! Quelle ! *(Sonnerie au téléphone.)* Vous m'excusez, de ? « Allô ! Allô ! l'Agence Paul ? Oui ! a toujours personne au métro ?... Je sais... is, monsieur ! Vous ne m'apprenez rien ! pouvez disposer... Non... personne ne vien- Pour votre facture, vous pouvez passer faire régler. Je le ferai avec le plus vif ! Adieu monsieur ! »

raccroche.

ANDE, *malicieuse.* — Qu'est-ce que c'est ?

UES. — Oh ! Rien ! Une affaire réglée !

ANDE, *toujours ironique.* — Comme pour ge !

UES. — Parfaitement ! Au fond, ces petits nges de Solange sont adorables. Et pour- la priverais-je de son plaisir favori ? Tout ensonge si on veut bien y regarder de plus Sans mensonge, la vie serait fastidieuse ! rité, au fond, ne doit pas être si belle que oètes veulent bien le dire... Et puis, les , n'est-ce pas ?...

ANDE. — Oui... des menteurs... eux aussi !

UES. — C'est ça ! Désormais, c'est moi qui ui en suggérer, des mensonges. Et je mar- i... je marcherai !

ntre Solange.

ANGE. — Voilà ! Je suis prête... tu viens, chou ?

UES. — Et moi je vous laisse... en vous itant une bonne promenade... Au revoir, de... vous viendrez dîner avec nous, un de oirs !

ANDE. — Entendu !

UES. — Vous me ferez grand plaisir. ge arrangera ça ! Et toi, mon petit, tu ne veux pas de cette querelle stupide ? Tu sais, devait nous diviser, j'en serais extrêmement ureux !

ANGE. — Du moment que tu le reconnais itiment, j'aurais mauvaise grâce à t'en vou- Allez, embrasse-moi !

UES, *très tendre et en l'embrassant.* — Ma ... Tu es toute ma vie, tu sais !... Allons, muser ! A ce soir, et ne rentre pas trop . je vais me faire vieux en t'attendant !

ANGE, *attendrie.* — Pauvre chou ! Sois tran- ! *(Jacques sort. A part.)* — Pauvre es ! Il n'est tout de même pas méchant !

ANDE. — Dépêchons-nous, maintenant !

ANGE. — Oui... *(Elle hésite.)* Comment arrangé les choses ?

ANDE. — D'une façon bien simple ! Mathilde à deux pas d'ici. Ton mari ne la connaît n deux mots, je l'ai mise au courant. Elle a fait un saut au métro pour dire à Polo et à Jacques que le rendez-vous était changé et qu'ils aillent nous attendre au métro Jasmin, au lieu du Ranelagh. Mathilde a dû réussir puisque l'agence n'y a vu que du bleu !

SOLANGE, *soucieuse.* — Brave Mathilde !

YOLANDE. — Mais nous avons eu chaud ! Le coup a été paré de justesse !

SOLANGE, *sincère.* — Tu peux le dire ! J'ai évité un désastre ! Un vrai désastre !

YOLANDE. — N'y pensons plus ! Maintenant, filons ! Jasmin est assez loin. Jacques et Polo doivent ne rien y comprendre !

SOLANGE, *elle répète sans bouger.* — Polo... *(Puis elle enchaîne, en pensant à Jacques :)* Pauvre vieux !

YOLANDE. — Polo ! Pauvre vieux !... Je ne comprends pas !

SOLANGE, *ôtant sa cape et son chapeau.* — Tu ne peux pas comprendre... Pars toute seule, Yolande ! Il vaut mieux que je reste ici !

YOLANDE. — Tu es folle !

SOLANGE, *très simple.* — Non, Yolande ! Je n'ai jamais été aussi raisonnable, au contraire.

YOLANDE. — Il n'y a pas encore une minute que tu te promettais une telle joie !

SOLANGE. — Tout à l'heure peut-être, maintenant c'est fini !

YOLANDE. — Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

SOLANGE. — Je viens de friser la catastrophe ! Je l'ai vue tout à coup se dresser devant moi. J'ai nettement senti que si je trompais ce pauvre Jacques il ne le supporterait pas ! Là, tout à l'heure... quand il m'a embrassée..., j'ai compris : déjà il souffrait !

YOLANDE. — Mais il n'aurait rien su, voyons !... Un petit mensonge de plus...

SOLANGE. — Ici aussi j'ai été au fond des choses. Moi, la menteuse qui se complaît si aisément dans les petits mensonges, j'ai compris que les gros me feraient vite horreur ! Que veux-tu, Yo, tu vas me trouver un peu ridicule, un peu vieux jeu... mais je crois que j'ai une nature honnête... tu m'en veux ?

YOLANDE, *elle la regarde, et après un petit temps.* — Non ! Je te comprends... Si j'étais mariée, je serais peut-être aussi plus sage que je ne le suis.

SOLANGE. — Ce n'est pas que je n'aie pas été tentée. Si tu veux savoir la vérité, Polo ne me déplaisait pas, et c'est peut-être la raison pour laquelle tu me vois désormais si résolue... Le bonheur conjugal vaut bien quelques sacrifices. Allez ! Sauve-toi vite ! Tu diras à Polo que je suis souffrante.

YOLANDE. — Une sorte de lapin !

SOLANGE. — Ah ! ne me parle plus de cet animal-là. Quant à toi, il ne faut pas te mettre en retard !

YOLANDE. — Tu as raison ! Si tu changes d'avis...

SOLANGE. — Sûrement pas ! Cette petite aventure est close, et bien close, et sans doute toutes les autres avec elle. Au revoir ! Téléphone-moi pour venir dîner !

YOLANDE. — Entendu ! Au revoir !

Elle sort. Solange reste une seconde dans la position où elle est, puis elle appelle Alexandrine.

SOLANGE, *appelant.* — Alexandrine ?

Puis elle se démaquille légèrement.

VOIX D'ALEXANDRINE. — Tout de suite ! Une minute ! Faut que j'arrose le lapin !

JACQUES, *entrant.* — Je viens d'apercevoir Yolande qui partait seule. Qu'est-ce que cela veut dire ?

SOLANGE. — Que nous allons faire un tour au Bois tous les deux. Tu comprends, à force de parler du Bois, ça m'a donné envie d'y mais... avec toi !

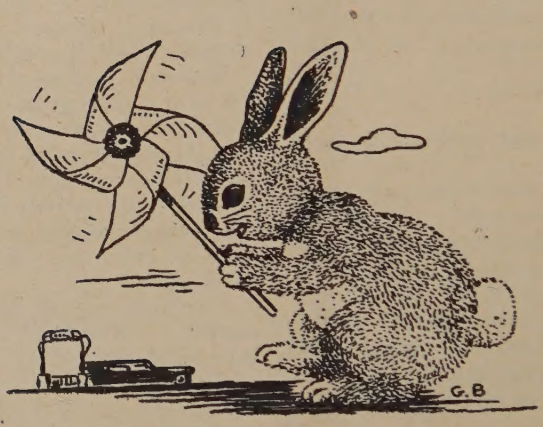
JACQUES, *l'embrassant tendrement.* — chérie !

ALEXANDRINE, *qui entre, les trouve s'en sant.* — Ça veut-y dire aussi que Mada Monsieur ne rentreront pas pour dîner ?

JACQUES. — Parfaitement, Alexand Madame et moi nous dînerons en ville, c deux amoureux !

SOLANGE, *très gentiment.* — Nous a Alexandrine... nous aussi... nous allons arr le lapin !

RIDEAU



Martirio. Maria-Josefa.

Adela. Martirio.

MARIA-JOSEFA. — *Et quand auras-tu un enfant ?*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE III.)

ADELA. — *... Mais moi, qu'il me prenne dans ses bras, ça te fait un effet terrible, parce que toi aussi tu l'aimes... Toi aussi !*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE III.)

BERNARDA. — *C'est la couche des filles mal nées.*
(LA MAISON DE BERNARDA; ACTE III.)

JACQUES. — *Mon amour pour toi est si parfait que j'ai comme un impérieux besoin de te voir parfaite toi aussi.*
(LE LAPIN.)

SOLANGE. — *Le bonheur conjugal vaut bien quelques sacrifices. Allez ! Sauve-toi vite !*
(LE LAPIN.)

(Photographies Lipnitzki.)

Adela. Bernarda.

Jacques. Solange.

Solange. Yolande.

CE QUE LA CRITIQUE A DIT DE...

... LA MAISON DE BERNARDA

Après l'avoir présentée cet été à Biarritz dans le cadre de la Semaine espagnole, Mme Denise Tual, assistée de M. André Certes, a eu l'excellente idée de transporter sur la scène de l'Œuvre cette *Maison de Bernarda* qui connut un durable succès au Studio des Champs-Elysées.

A peine le rideau s'était-il levé sur le très beau décor de M. Antoni Clavé que nous étions déjà subjugués, envoûtés par le maléfique enchantement qui sourd des murs du domaine où la tyrannique Bernarda retient prisonnières ses cinq filles asservies à sa domination. La magie d'un verbe qui a la saveur pulpeuse d'un fruit mûri dans le plus secret verger suffit à nous faire sentir la chaleur qui brasille au dehors des volets clos, la haine du village aux aguets et qui pèse ainsi qu'un couvercle sur cette maison maudite.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

De la fulgurante trilogie pastorale de Federico Garcia Lorca : *Noces de sang, Yerma, la Maison de Bernarda*, c'est peut-être cette dernière qui dégage le plus de poésie charnelle et l'envoûtement le plus impérieux. Ce climat violent, la tragédie de l'amour impossible et qui ne s'accomplit que dans la mort, la cruauté du destin qui brise l'effort vers la vie libre et ploie sous la loi féroce de la tradition les jeunes ardeurs des cœurs palpitants s'y déchaînent avec une magnifique puissance sous le toit maudit de ce cloître-prison où une veuve abusive courbe sous sa férule cinq filles, chèvres en folie que l'odeur du mâle met en transes. Pièce sans hommes, mais que l'homme invisible et présent domine, dans l'étouffante torpeur de l'été andalou, traversée de cris passionnés et qui s'exaspère jusqu'au suicide final de la plus jeune des recluses, croyant rejoindre pour des noces funèbres le hardi *novio* auquel elle s'est abandonnée.

G. JOLY, dans *L'Aurore*.

Cette pièce est le chef-d'œuvre de Federico Garcia Lorca, qui tomba en 1936, lors de la guerre civile espagnole, et qui est peut-être l'un des plus grands poètes modernes que l'Espagne ait connus.

Nous sommes au cœur de l'Andalousie, en pleine sierra Nevada, cette région âpre et inculte où « l'été est couleur de paille, l'hiver couleur de rouille ». Pas d'arbres, pas d'eau, « et quand le soleil y fait trembler la lumière, on y implore le ciel ».

De l'eau, Père Eternel,
De l'eau, ô notre Père !...

supplie toute l'Andalousie dans une même et ardente prière...

« Dans ces hautes terres, nous dit Jean-Marie Créach, le fidèle et intelligent adaptateur de la pièce, où s'était réfugié l'Islam après la conquête de Grenade par Isabelle. Ses pas y sont toujours marqués. Comme dans la campagne de la vieille Castille, ces bourgeoises de l'océan campagnard que sont les femmes des fermiers y mènent une existence à l'écart des hommes. Et l'amour ne s'y peut dérouler que dans le secret, à moins qu'il n'accepte de se plier aux étapes rigoureusement tracées par le maître de la famille. Celui-ci disparaît-il, comme ce Benavidès, l'époux de Bernarda, l'épouse aussitôt ressaisit tous ses droits et tous ses privilèges. »

C'est à ce moment-là que commence la pièce. Le maître disparu, Bernarda, nature farouche et tyrannique, retient prisonnières ses cinq filles dans la maison. Et cependant le feu d'amour dévore ces femmes, qui tournent dans leurs chambres comme les fauves dans la cage... Au dehors on devine que les hommes rôdent autour de c prison, attisant le désir l'impatience des recluses, et sent bien qu'une tragédie dans l'air, qui va s'abattre su maison maudite avec la rapi et le poids du malheur.

Magnifique poème d'am brûlant, passionné, déchiran désespéré, plein de sève et feu, débordant d'une âpre haute poésie. Le dialogue net, dépouillé. L'action, qui une ligne rigide, va vers dénouement inexorable avec force aveugle et irrésistible d fatalité. Mais, en dehors l'atmosphère du drame, qui admirablement rendue, c'est caractère de Bernarda qui ret l'attention. Bernarda, c'est gueil poussé à son comble dévoré par une soif féroce, in maine : celle de la dominat Personnage dramatique puis de la lignée des héroïnes stoïd de la tragédie antique.

ANDRÉ RANSAN,
dans *Ce Matin-Le P*

... LE LAPI

La meilleure pièce de tou lot (le Gala de la pièce en un acte) et de beauc c'est *Le Lapin*, de Georges-M Bernanose.

Voilà une comédie de *ca tère* authentique, de la plus de la plus juste psychol Habilement construite, son logue est vigoureux, nuancé, les personnages sont typés main de maître. C'est certa ment ce que Georges-Marie B nanose, qui n'en est pas à premier succès, a écrit jusq de plus sensible, de plus hum de plus *vrai*.

Cela est admirablement j par Agnès di Véraldi, qui avec une aisance étonnante gaminerie à l'autorité ; par F mond Girard, par Blanche D qui campe une pittoresque houette de vieille bonne, et la ravissante Lucette Bernar

ANDRÉ RANSAN,
dans *Ce Matin-Le P*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDA

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1951. — Imprimeur no I